

Partie 4

L'interprétation

Cette quatrième partie se décline en deux chapitres principaux: le neuvième chapitre sera l'occasion d'une première analyse de ce que les photographies ont fait dire à mes interlocuteurs, en suivant une approche plutôt phénoménologique; le chapitre dix sera une tentative de mise en perspective des aspects qu'ils ont relevés dans la suite de l'entretien, en les confrontant aux hypothèses et aux postulats de départ.

Les différents niveaux d'analyse

L'espace est une réalité physique que l'on peut décrire, de manière détaillée. Ainsi, on peut dire que l'espace physique de Venise est constitué essentiellement de deux éléments: l'eau et la terre. On peut préciser que la ville a été construite sur des îlots de boue qui émergeaient au milieu d'une lagune, elle-même résultat d'une évolution naturelle. Que les fleuves et les rivières qui débouchaient là ont charrié pendant des siècles des sédiments qui se sont amassés en digues naturelles, arrêtés dans leur mouvement par les vents et les courants du large qui les ont retenu, séparant progressivement

les embouchures fluviales de la mer en de larges cordons littoraux. On peut ajouter encore que l'eau de la lagune est une eau saumâtre, parfois douce, parfois sursalée, selon les apports du bassin versant d'une part, et de l'eau de mer de l'autre, qui pénètre en suivant le mouvement des marées.

On peut indiquer que la lagune de Venise, en tant que zone humide, est un *écotone*, c'est-à-dire un espace de transition entre la terre et l'eau, et qu'en ce sens, elle remplit (sans prendre en considération l'action des hommes, et donc la pollution, etc.) des fonctions naturelles qui lui confèrent, comme à toutes ces zones, une valeur biologique et hydrologique remarquable. Du point de vue biologique, la lagune est d'une grande biodiversité: elle accueille une quantité importante d'espèces végétales et animales qui y trouvent un abri et de la nourriture, parfois indispensables à leur reproduction. Du point de vue hydrologique, grâce à sa capacité de stockage, la lagune participe à la régulation du débit des cours d'eau qui s'y jettent, tout comme elle contribue à l'alimentation des nappes phréatiques et superficielles; elle a enfin une action de nettoyage des eaux, de filtre, en épurant l'eau de ruissellement.

On peut affirmer encore que sans l'intervention humaine, le processus naturel de charriage des fleuves et d'érosion de la mer se serait poursuivi, soit jusqu'à l'enterrement graduel de la lagune en la transformant alors en zone de marécage, soit au contraire, en bras de mer si la force des marées avait fini par vaincre la résistance des *lidi*.

Au moyen de la connaissance qu'il a progressivement acquise sur son environnement naturel, l'homme a construit un rapport à l'espace qui a évolué au fil du temps, qui s'est complexifié. *Animal symbolique* - pour reprendre le mot d'Ernst Cassirer -, l'être humain hiérarchise l'espace, lui attribue des valeurs, qui se répercutent à leur tour dans l'utilisation que la société en fait. Nous accédons ainsi à une dimension de l'immatériel qui a des effets sur le monde matériel: comme cela a été mis en évidence par différents auteurs¹²⁵, la représentation sociale a une fonction déterminante dans la constitution des ordres et des rapports sociaux, comme dans l'orientation des comportements collectifs et dans la transformation du monde social. Les constructions mythologiques, les traditions inventées, la question de la détermination des rapports sociaux par le cadre environnant, le rôle des intellectuels, les détenteurs du mythe, la distinction sociale, la notion de capital culturel; tous ces thèmes qui sont liés aux hypothèses de ma recherche, ou qui apparaissent

125 Je pense par exemple à Marc Augé (1979), *Symbole. Fonction. Histoire. Les interrogations de l'anthropologie*, Paris, Hachette; Pierre Bourdieu (1982), *Ce que parler veut dire*, Paris, Fayard; ou encore Georges Duby (1978), *Les trois ordres ou l'imaginaire du féodalisme*, Paris, Gallimard

dans la production discursive de mes interlocuteurs, appartiennent à ce niveau d'analyse. Bien entendu, la connaissance de la réalité n'a pas fini de s'enrichir, et le rapport à l'espace continue d'évoluer.

Cette dimension symbolique peut à son tour être décrite et interprétée de manière détaillée. Dans la réalité sociale, elle peut se lire dans les différentes fonctions qui sont réparties et qui sont inscrites dans un espace déterminé. On peut y observer des conflits, l'existence de lobbies, une marchandisation et une spéculation qui prennent place dans des lieux particuliers, tout comme une spécialisation des commerces; des thèmes qui découlent des questions posées dans cette recherche. Parmi les espaces possibles, la ville en est un, particulier, auquel les sociétés successives ont attribué des fonctions, elles aussi particulières. Des aspects tels que: le rôle du tourisme dans l'assignation de sens à une réalité urbaine, le "vouloir être" habitant, l'appropriation des lieux, et bien entendu les différents "projets" pour la ville, se rattachent à ce niveau de lecture.

La ville de Venise est une réalité que l'on peut décrire, elle aussi, de manière détaillée, en adoptant une lecture historique, ou une attitude phénoménologique pour dépeindre des situations sociales observables. Comme toute réalité spatiale comportant une dimension immatérielle, symbolique, la ville est le résultat de choix socio-économiques successifs qui ont abouti à sa situation actuelle. Le marché de Rialto est tel qu'il est aujourd'hui, et il est l'aboutissement d'une évolution historique dont on peut faire le récit; telle zone est effectivement devenue plus vivante depuis quelques années; il existe réellement un type de tourisme qui prend son temps pour visiter le *centre historique*; la ville est vraiment inhospitalière avec ses propres enfants si l'on entend par là qu'il n'y a pas - ou très peu - de parcs de jeux et de lieux qui leur sont dédiés; Venise a incontestablement traversé les années 1960-70; les *campi* ont une réalité objective; il y a bel et bien des bâtiments qui ont des volets fermés depuis plusieurs années et qui sont dans un état de dégradation physique avancé; la physionomie urbaine particulière de la ville lagunaire enferme bien, d'une certaine manière, ceux qui la fréquentent, dans un intérieur; certains endroits, qu'il s'agisse de cour romane du 12^{ème} siècle ou non, se situent résolument dans des lieux cachés du regard immédiat, et en ce sens ils sont secrets.

En interprétant, selon leur perception, cette réalité particulière qu'est Venise, mes interlocuteurs font aussi appel à des représentations symboliques. Ils adoptent une attitude d'observateurs attentifs et qualifiés d'une réalité bien définie, à laquelle ils ajoutent une dimension empreinte du positionnement socio-culturel de chacun. Ils mettent en avant des représentations sociales - c'est-à-dire des théories, des sciences collectives

sui generis destinées à l'interprétation et au façonnement du réel (Deschamps J.-C, Clémence A., 1987) - mais aussi des représentations personnelles, des imageries intimes qui sont le résultat de leurs expériences et de leur histoire de vie.

Les différentes clés de lecture de la réalité vénitienne peuvent passer au travers du prisme de la Venise monumentale, de la sauvegarde de la ville, de disneyland, de la *fausse* Venise et de la Venise *authentique*. Dans le discours de mes interlocuteurs ressortent effectivement des jugements de valeurs portant sur des situations sociales passées ou présentes du *centre historique*, et sur des choix politico-économiques passés et présents concernant la ville, les fonctions qui lui ont été attribuées, les possibilités futures (ce que j'ai défini ailleurs en termes de "projets" pour Venise). Dans les deux cas, les arguments mis en avant par mes interlocuteurs font appel à des représentations symboliques qui intègrent une vision classiciste de la matérialité sociale, qu'eux reproduisent alors qu'ils essayent de s'en dégager.

Bien entendu, ces différents niveaux d'analyse interagissent les uns avec les autres, et il est souvent difficile de rendre toute la complexité de la construction sociale et intellectuelle qui aboutit à une production discursive dont le contenu est parfois contradictoire.

Chapitre 9

Les thèmes évoqués par les photographies

Jusqu'ici, j'ai reproduit en quelque sorte le déroulement de mon dispositif d'entretien dans mon travail écrit: j'ai commencé par présenter ma recherche et à la contextualiser - tout comme cela a été le cas en tout début d'entretien -, puis j'ai introduit les photographies et les commentaires récoltés, comme une entrée en matière de la mise à l'épreuve de mes hypothèses de départ - dans l'entrevue, les images ont été également l'occasion de créer un climat relationnel favorable à la discussion.

Je propose, dans ce neuvième chapitre, d'entrer plus avant dans la confrontation entre les hypothèses que j'ai abordées dans la première partie de cette recherche, et le discours de mes interlocuteurs. Je vais commencer cette mise à l'épreuve de manière d'abord assez intuitive, en prenant en considération quelques thèmes centraux qui se dégagent de ce que mes intervenants ont dit sur les photographies. Avant de les passer en revue, j'aimerais donner quelques points de repères concernant la manière dont on peut s'imaginer que leur perception de l'espace urbain vénitien s'est construite au travers des images que je leur ai demandé de commenter.

Kevin Lynch, dans son ouvrage *L'image de la ville*, décrit la manière dont le citadin à la fois sélectionne des repères physiques et se réfère à des significations et à des représentations symboliques rattachés à certains lieux de la ville, pour pouvoir se situer dans le temps et dans l'espace urbain. Cette "*double lecture des composantes structurelles et symboliques de la ville*" vont lui permettre "*de pratiquer la ville*" (Bailly A. e alii, 1995: 10). Ainsi, chaque utilisateur interprète l'espace urbain et il s'en construit une représentation qui lui est propre. Dans le cadre des entretiens, mes interlocuteurs n'avaient pas à construire un parcours pour se déplacer dans la réalité physique de la ville,

un itinéraire pour aller d'un point à un autre de Venise, mais ils ont façonné un cheminement intellectuel, en mettant en pratique une démarche cognitive similaire: ils ont pris appui sur des repères physiques dans les photographies (ou juste en-dehors du cadre) et sur des représentations symboliques qu'ils rattachent à certains lieux de la ville. Et tout comme pour "*le citoyen [qui] projette sa mémoire et son imagination dans l'espace et le temps*" (Bailly A. *e alii*, 1995: 13), ils ont, eux aussi, projeté leurs mémoires et leurs imaginations dans l'espace vécu vénitien représenté par ces images.

Venise et le temps

Le premier thème que j'ai retenu est celui de la relation particulière de Venise avec le temps; une relation qui ressort de manière plutôt évidente dans les commentaires de mes cinq interlocuteurs. La notion d'immuabilité revient ainsi à plusieurs reprises: Venise a une structure physique unique, qui lie l'eau et la terre, dans une relation séculaire qui tend à nous faire oublier non seulement qu'elle est une ville qui n'a cessé d'évoluer dans sa physionomie, mais qu'elle garde en elle des traces de chacune des périodes qu'elle a traversées, y compris les plus récentes.

Cela ressort particulièrement dans les commentaires de Arici, qui dit à différents moments qu'il possède des photographies de Venise du 19^{ème} siècle qui sont exactement (ou presque) identiques aux images que je lui ai présentées: "*une photo classique de Venise*" (n° 20), "*un topos*" (n° 22), ou encore "*une icône classique de ce qu'est l'image de Venise: le reflet sur l'eau, le pont qui forme un cercle, toutes ces choses*" (n° 29), ce qui va parfois jusqu'à devenir "*a-historique*" (n° 24). Un sentiment partagé par Semi, qui qualifie la même photographie d'"*image un peu hors du temps*", qui évoque une situation "*a-temporelle*" (n° 24), alors qu'une autre lui présente "*une image que l'on retrouve presque identique à un tableau de Canaletto*" (n° 6). Cette dernière met d'ailleurs Casarin dans l'embarras parce qu'il se trouve dans l'hésitation de la datation; mais il fait remarquer que Venise n'est toutefois pas immuable, parce que "*l'immuabilité est un jugement très superficiel*" ce à quoi il ajoute: "*avec quelle force cette ville peut transmettre le sens de l'immuabilité et donc aussi la perception de l'immuabilité de la part de qui la visite*" (n° 6).

L'immuabilité se transforme alors en une référence à une époque particulière - ce qu'il est convenu d'appeler le *mythe de Venise* -, celle que les touristes aimeraient retrouver quand ils visitent la ville. Un espoir déçu lorsqu'ils s'aperçoivent, nous dit Zanetto, qu'à Venise il y a du papier de toilette, "*comme si les Vénitiens ne devaient pas l'utiliser, seulement parce qu'ils vivent dans une ville qui, selon eux, devrait être comme au 18^{ème} siècle*" (n° 20). Cependant, certaines présences sont pour Zanetto la garantie de la continuité de la vie à Venise entre le temps de son expérience et des livres qu'il lit. Elles lui rappellent que "*Venise a eu les fascistes, elle a eu les deux guerres, tous les jours elle a été Venise*" (n° 11). Pour Salzano, c'est une ville que "*la modernité n'a pas compris*" (n° 9) et qui "*n'a pas su dominer la modernité des déchets*" (n° 28), alors que, depuis longtemps, Venise a su résoudre "*un problème grave de la ville moderne*" (n° 6) en séparant le trafic lourd de celui des piétons.

Les photographies montrant des zones ou des bâtiments du *centre historique* plus récentes donnent un nouvel éclairage du sens d'immuabilité - ou de sa datation historique précise - transmis par la ville. Elles laissent mes interlocuteurs parfois perplexes. Ainsi Semi qui trouve telle image "*difficile à commenter, parce qu'elle concerne une zone de Venise construite au début du 20^{ème} siècle*" (n° 17), et Arici qui voit dans telle autre "*une Venise nouvelle, une Venise avec des bâtiments absolument non-historiques, un canal non-historique*" (n° 9) qui nécessitent toute une explication. Salzano nous en propose une, en partie, en soulignant que si les éléments présents sont les mêmes que partout ailleurs dans le *centre historique* - un canal et des maisons -; ces constructions "*ne sont pas faites en tenant compte du mode sur lequel le reste de la ville a été construite*" parce qu'elles ne communiquent "*ni avec les autres objets voisins, ni avec l'environnement, ni avec les personnes qui y vivent*" (n° 9). Il conclut par un jugement esthétique "*c'est une fondamenta vraiment horrible*"; un avis partagé par Semi "*ce sont vraiment des édifices misérables*", et par Zanetto "*ce sont des laideurs ignobles, la pire période de l'architecture italienne*" (n° 9), "*un grand massacre*", bien qu'il dise ne pas refuser l'idée de nouvelles constructions à Venise "*on pouvait faire quelque chose de mieux*" (n° 13). Casarin, au contraire, voit dans cette même image les dernières tentatives d'une ville "*capable de se gérer elle-même*" en ayant "*le courage d'introduire - dans ce cas des architectures - de son propre temps sans se tourner totalement et exclusivement vers le passé*" (n° 13). Une capacité en laquelle Casarin ne doit plus tellement croire: lorsque les images présentent des scènes de vie dans un campo, cela ne lui évoque pas une situation d'aujourd'hui, mais des moments de son enfance. Il pourrait alors "*tranquillement [la] situer dans les années 1970, ou dans une quelconque décennie entre 1970 et 2000*" (n° 11).

Arici également y retrouve *"une Venise différente [...] qui appartient à une époque autour des années 1970"* (n° 11). Pour Semi, ces années-là semblent être un tournant pour les habitants du *centre historique*: *"jusqu'aux années 1960-70, il n'y avait pas ces horreurs [...] toute la rive était complètement vide et ici, justement, les enfants jouaient au ballon, et à tout... Fini !"* (n° 2). À l'époque, nous rappelle Zanetto, Venise était dense, habitée, au point de le pousser à vouloir *"sembler un Vénitien, et naturellement un Vénitien du peuple"* (n° 27).

Venise et l'eau

La relation de Venise à l'eau est un autre thème que j'ai retenu des commentaires de mes interlocuteurs - évidemment, serais-je tentée de dire. Une relation séculaire, qui découle de l'*"utilisation intelligente que les Vénitiens qui ont fait Venise ont su faire des éléments naturels"* (n° 6, Salzano) qu'ils n'ont pas détruits, mais qu'ils ont adaptés et employés. *"Une ville de mer", "faite pour la mer"* et dont *"on en sent l'odeur"* (n° 1, Zanetto), avec le bassin de Saint-Marc comme *"la véritable entrée de Venise"*, celle par laquelle *"les marins qui arrivaient à l'entrée du port"* (n° 1, Semi) découvraient la ville.

Mais selon Semi, le fait que Venise est faite pour l'eau est une réalité oubliée, *"on devrait réfléchir plus souvent sur le fait que Venise vit sur les bateaux"* (n° 4). *"C'est une autre façon de se déplacer. Pourtant c'est vrai qu'on la vit très peu comme ça"* confirme Zanetto qui, après avoir rappelé qu'il n'est pas né à Venise, nous dit toute l'admiration qu'il a pour l'agilité avec laquelle les bateliers négocient les virages *"et douloureusement, on comprend qu'elle était au contraire faite pour ça"* (n° 4). La vue d'un petit canal, fait penser à Casarin *"au charme et à l'incroyable plaisir de faire un tour en barque"* et de pouvoir ainsi *"voir la ville depuis l'eau"* (n° 29). Un plus grand canal évoque à Salzano une route pour les camions, utilisé principalement par les bateaux qui répartissent les marchandises dans tout le *centre historique*. Celui-ci, par chance, est quasi épargné par les TIR: *"les seuls TIR qu'il y a, sont les grands transatlantiques de croisières qui infectent le canal de la Giudecca et le bassin de Saint-Marc"* (n° 4). Les canaux servent aussi de système de tout-à-l'égout grâce au mouvement naturel des marées et à leur entretien *"quelque chose que la République, sagement, veillait*

à *maintenir efficace*" (n° 29, Salzano). Ce travail de nettoyage des canaux, abandonné pendant près de deux siècles, a repris depuis quelques années; il laisse libre-court à des lectures métaphoriques, comme le fait volontiers Semi: "*Comment ôter la boue qui empêche Venise de se développer ?*" (n° 5) demande-t-il, en rappelant que l'essentiel de la boue est constituée par les rejets organiques des Vénitiens, par leur merde.

Mes interlocuteurs sont capables de retirer différentes informations de l'observation de l'image d'un canal. Par exemple, savoir à quelle période de l'année la photographie a été saisie, en remarquant que les barques sont "*amarrées pour longtemps, parce qu'elles sont recouvertes, donc c'est une photographie prise l'hiver parce que la barque n'est pas utilisée, normalement*" (n° 19, Salzano). Où que ce même canal "*est trop tranquille. On se lamente toujours du moto ondosos¹²⁶, mais il y a des moments où l'eau est tellement immobile que l'on peut s'y refléter parfaitement*" (n° 19), nous dit Semi. Il ajoute que la polémique autour du *moto ondosos* est rétrograde, et qu'elle risque, à terme, si elle aboutit à l'interdiction de navigation sur certains canaux, de provoquer une nouvelle augmentation du prix des marchandises, "*et si les marchandises coûtent plus, la population pourra être seulement celle de riches... Petit à petit, ce sont des mécanismes pour vider la ville*" (n° 4). Tel autre canal, au contraire, est "*très vivant. On le voit aussi à la quantité de barques attachées à la rive*" (n°10, Semi).

L'eau fait percevoir la ville de manière particulière: "*les maisons me semblaient gigantesques, très hautes parce qu'elles surplombaient l'eau, et Venise m'apparaissait comme une oeuvre de géants*" (n° 28, Zanetto). Cette autre maison prend parfois l'allure de la proue d'un bateau, relève Semi, en ajoutant que "*si on la voit comme un bateau, alors le canal est large. Si au contraire, on la conçoit comme une maison, alors ça devient deux canaux étroits*" (n° 6). Et le déplacement en bateau donne à Salzano une autre idée du temps qui passe "*le temps n'est pas une question de minutes, mais c'est une question de qualité de ce que l'on fait pendant que le temps passe*" (n° 20).

Aujourd'hui, "*la partie de l'eau est la partie la plus dégradée de Venise. Parce que Venise a perdu le rapport qu'elle avait avec l'eau*" (n° 28, Arici), ce qui est le résultat de "*la mauvaise administration*" (n° 28, Casarin) de la ville. Mais, de temps en temps, une pluie orageuse lave les saletés de Venise et elle rend les présences plus rares.

126 Vaguelettes provoquées par les bateaux et qui érodent les berges et les bâtiments.

La Venise vécue, parfois feinte

Venise est comme toutes les villes méditerranéennes, elle donne le sentiment qu' "on est dans un intérieur", selon Zanetto, parce que "les pierres ont été faites avec les mains, touchées avec les mains et elles sont ainsi par définition à la dimension de notre corps" (n° 8). Salzano, lui aussi, s'intéresse aux dimensions et à la forme particulière de la ville, qui offre de nombreux "espaces où l'on est ensemble", les campi, dans lesquels se déroule "une vie sociale qu'ailleurs il n'y a pas" (n° 6). Il souligne l'influence de la physionomie du centre historique sur les rapports sociaux, en prenant l'exemple du campo Santa Margherita dont la vue seule "révèle toute la profondeur du rapport entre un espace physique et les habitants. Quand cet espace physique est un espace vivant, un espace qui, de par sa localisation, de par sa forme et les relations qu'il accueille est un tout", il se transforme tour à tour en école, en salle de conférence, en cinéma, en "tout ce que la communication peut être" (n° 16). Pour Zanetto, l'influence est inversée: "c'est la tête des gens qui fait les lieux. Les pierres, hélas ! ne servent que comme souffleurs", elles ne peuvent que suggérer une atmosphère particulière, tel "le campo plein de monde, tous disposés à causer avec toi" (n° 16).

Les campi sont des lieux d'agrégation où "les enfants vont pour jouer, les mamans s'asseyent pour échanger deux mots [...], les vieux viennent et commencent à écouter les discours des mamans", ce sont des lieux "où la transmission entre générations se passe et où les enfants voient un peu de tout" (n° 12), des espaces où, selon Semi, il n'y avait, du temps de son enfance, aucune distinction sociale ni parmi les enfants, ni parmi les vieux. Mais parfois, celle-ci se faisait au travers des mères, entre "les dames qui emmenaient les enfants jouer sur la rive, elles s'asseyaient au café et naturellement elles payaient, alors que dans le campo, on ne paye pas. En ce sens, il y avait une distinction entre rive et campo" (n° 30). Pour le reste, précise Semi, "c'était un temps où les distinctions de classes à Venise étaient très nettes [...], on distinguait très bien la dame d'une certaine catégorie, d'une dame d'une classe plus pauvre; tout était très réglementé". Avec un lieu qui semblait faire toutefois exception, le marché de Rialto, "là, il y avait la liberté, le maraîcher pouvait faire

des plaisanteries de tous genres et elles n'étaient jamais considérées comme irrespectueuses", dans ce lieu il *"régnait un climat très particulier"* (n° 30).

Avec la population qui continue à diminuer, le campo est devenu pour Casarin *"une réserve en voie d'extinction"* (n° 16), un lieu d'agrégation pour des catégories sociales toujours plus homogènes. Arici y revient, en évoquant, lui aussi, l'exemple du campo Santa Margherita qui est non pas *"un espace d'agrégation urbaine, mais [...] un aspect d'agrégation du campus de Venise"* et, en ce sens, bien que ce soit un campo, *"en réalité ce n'est pas comme ça ! c'est autre chose"* (n° 16). Santa Margherita, *"le plus beau campo de Venise"* aux dires de Salzano, est surtout le théâtre, depuis quelques années, d'affrontements verbaux et parfois physiques entre les étudiants qui le fréquentent et les résidents qui y habitent. En soi, ce n'est pas un problème, si l'on écoute Semi, au contraire, puisqu' *"une vraie ville c'est seulement lorsqu'existe le conflit. Ou plutôt que le conflit fait partie de la ville et la ville est le lieu du conflit"*. Et en ce sens, Santa Margherita est un test *"ici on peut voir si l'administrateur est capable de faire développer la ville ou simplement s'il inhibe une composante ou l'autre"* (n° 16).

Les scènes de vie, nous l'avons vu, évoquent généralement à mes interlocuteurs une période aux alentours des années 1960-70, *"quand il y avait les saisons du tourisme et que dès octobre on commençait à respirer"* précise Casarin, *"une Venise normale même dans sa partie plus centrale"* (n° 20). *"Une Venise différente"*, aux yeux d'Arici, qui semble presque surpris de voir aujourd'hui sur un campo *"beaucoup d'enfants qui jouent"*, ce qui donne, pourtant, pour Salzano *"une image éclatante [...] d'un campo vivant, vital"* où *"les enfants peuvent jouer en toute tranquillité parce qu'il n'y a pas de voitures qui passent"* (n° 11). Mais en y regardant de plus près, Semi voit dans cette même image *"l'inhospitalité de la ville"* avec des *"enfants qui apportent leurs propres jouets"*, sans qu'il y ait *"un minimum d'espace aménagé, quelque chose, un quelconque jeu collectif mis à disposition par la communauté"*: le signe implacable du fait que *"Venise est devenue une ville inhospitalière, inhospitalière pour ses propres enfants !"* (n° 11). Semi se rappelle qu' *"autrefois aussi c'était interdit de jouer trop"*, ce qui n'empêchait pas les enfants de taper dans un ballon et de grimper aux monuments sur la Riva. *"Le fait que c'était interdit était un jeu dans le jeu: les vigiles arrivaient"* (n° 2) et il fallait filer en courant avant de se faire rattraper. Aujourd'hui, ce sont les *vu' cumpra* - ces marchands ambulants sans licence - qui ont remplacé les enfants dans ce jeu de course...

Plusieurs photographies présentent des espaces vides. Parfois trop aux yeux d'Arici *"elle ne m'aide pas à expliquer à une personne ce qu'est Venise à cause du fait qu'il y a un canal vide ! Ce qui est une chose rarissime"* (n° 20), *"c'est un des lieux les plus bondés de Venise ! Moi je l'ai très peu souvent vu comme ça vide"* (n° 30), et parfois pas assez *"l'Abbazia est un lieu particulièrement isolé, avec peu de circulation piétonnière. Ici, il y a deux personnes qui sont en train de marcher; il y en a deux de trop, selon moi"* (n° 8). Cette même image (n° 8) évoque une sérénité, *"un sens de la tranquillité"* dont Casarin se sent très proche, ce qui est également le cas de Semi *"la photographie est très belle, parce qu'elle est vide"*. Cela correspond au souvenir qu'il a de ces fondamente de Cannaregio, qui *"jusqu'au Ghetto étaient toujours ensoleillées et vides [...] une des rares zones de Venise de seule résidence, alors qu'à Venise tout est mélangé"* (n° 8), avec, dans chaque quartier, au moins un marché, ce qui n'est pas le cas ici.

Casarin revient à plusieurs reprises sur la tranquillité de Venise: l'absence de présence humaine lui fait penser *"au matin très tôt"* (n° 19), alors que cette ruelle vide, mais avec la lessive étendue sur un fil qui la traverse de part en part, symbole de *"la popularité du quartier"*, évoque en lui *"une Venise populaire en phase de décomposition décadente"* parce qu'il manque *"la vie populaire de la rue"* (n° 18). Semi se souvient de cette vie dense, en remontant à son enfance, quand *"il y avait deux-cents-mille personnes à Venise, maintenant il y en a soixante-mille, donc la différence est notable"*, et de ces lessives qui étaient étendues de part et d'autre des canaux, avec *"les bateliers qui se plaignaient parce qu'ils recevaient toutes les gouttes sur la tête"*, alors que *"désormais, cela se voit seulement dans quelques zones de Venise"*, ce qui le rend nostalgique *"parce qu'on voyait toutes ces couleurs et c'était un peu une manière de décorer les canaux"* (n° 18).

Aujourd'hui, reste la *"Venise monumentale"* telle qu'on peut l'apercevoir depuis *"l'un des points les plus beaux du Grand Canal"* (n° 22, Salzano), du haut du pont de l'Académie. Une *"vue qui s'appelle classique, mais qui est en réalité nouvelle, dans le sens que le pont de l'Académie est récent"* précise Semi, qui ajoute qu'*"autrefois on aurait jamais pu la voir comme ça"*. C'est justement ce qui fait dire à Zanetto: *"ce que l'on voit est artificiellement haut, comme si Venise avait des montagnes"*, et ce n'est pas le seul reproche qu'il fait au pont de l'Académie, qui n'est qu'*"un grotesque produit manufacturé qui veut paraître de bois, et quiconque sait ce qu'est le bois, sait qu'il ne tiendrait jamais debout sans les soutiens de fer"* (n° 22).

D'autres lieux évoquent à l'un ou l'autre une Venise feinte. C'est le cas du chantier de San Trovaso, *"une espèce de grand garage pour gondoles, il est faux"* assène Arici *"tant à cause de la façon dont il est fabriqué que pour l'activité qui s'y déroule"* (n° 21). Un avis partagé par Casarin, pour qui cette même image fait penser *"aux traditions inventées, à ce qui est fait passer pour vénitien"* et comme une priorité pour la ville, *"alors que ce n'est vraiment pas le cas"*. Zanetto y lit *"le phénomène d'hypostatisation: on construit une image et on l'incarne dans la réalité, parce qu'on ne se souvient plus de ce qu'était la chose"*, ce qui ne l'empêche pas de trouver l'endroit beau, et d'y emmener ses invités pour le voir. Semi est plus partagé, il relève *"ce mélange de capacité à maintenir la tradition et l'incapacité de développer la tradition"*, avec en plus cette tendance à patrimonialiser des édifices qui *"témoignent seulement du fait qu'au siècle dernier, il y avait une pauvreté si désolante à Venise que l'on vivait dans des baraques avec des murs de bois"*(n°21). Une lecture à l'opposé de celle que donne Salzano, qui se demande si ces maisons ne sont pas simplement une reproduction des cabanes que les *zattieri* habitaient dans les zones proches des forêts de la Sérénissime. Si elles *"n'expriment pas le lien entre cette zone avec les montagnes d'où venait le bois"*, l'immense quantité de bois nécessaire à la République de Venise pour tout ce qui touchait à la construction des bateaux, mais aussi *"une infinité de pieux de bois pour construire la ville, fonder la ville, transformer les îlots boueux en terrain stable"* (n° 21), sans oublier le bois pour les maisons.

Pour Salzano, c'est plutôt la gare Santa Lucia qui est *"un espace non-vénitien"*, et *"celui qui a cette vision de la gare est celui qui part de la ville, qui s'en va, et donc c'est juste qu'il ait une image du monde qu'il rencontrera de l'autre côté"* (n° 14). Dans ce bâtiment Semi retrouve *"cette tendance à monumentaliser une chose"* alors qu'elle aurait pu être plus gaie et accueillante. Autre espace non-vénitien, à nouveau de l'avis de Salzano, la Place Saint-Marc, *"une Place qui est très belle, mais qui est le moins vénitien des espaces publics vénitiens"* (n° 26), malgré cela *"c'est juste que les touristes aillent à la Place Saint-Marc, elle est belle et puis elle leur plaît tellement"* (n° 25). Mais ce qui séduit tant les visiteurs *"c'est un simple signe du pouvoir, qui peut tout asservir à lui [...]"* [et] *nier la matière-même dans laquelle il est fait"* (n° 26), avec la Place, il ne respecte pas le modèle de la ville, faite de campi.

Semi insiste sur le fait que c'est *"la Place de la République [...], du pouvoir"* avec une basilique qui *"est la chapelle ducal, ce n'est pas l'église de l'évêque"* (n° 25): celui-ci ne s'en est emparée qu'après la chute de la République. Un lieu qui accueille plusieurs étalages vendant *"des produits infâmes, vraiment de piètre qualité"*, mais cela ne scandalise pas pour autant Semi. Il remarque *"la conception un peu sacrée que nous avons maintenant"*

de la ville, l'idée que tout devrait être pur, propre" alors qu'en observant des tableaux représentant la Place, on peut se rendre compte qu' *"il y avait souvent des étalages de tous genres"* (n° 25); aujourd'hui, lui préférerait des étals de fleurs... Casarin, en regardant la même photographie de la place Saint-Marc, relève qu'elle lui transmet *"la conscience de la monumentalité de la ville"*, mais aucune animosité envers les touristes qui la fréquentent *"peut-être que la Place qui n'est pas si pleine m'aide dans ce parcours"* (n° 25). Et effectivement, le commentaire que lui suggère l'autre image de Saint-Marc est plus axé sur les visiteurs; elle lui évoque *"le rapport qui est très difficile et qui s'instaure [...] entre le touriste et le lieu"*, d'autant que ceux qui viennent à Venise peuvent être qualifiés, en grande partie, comme appartenant au tourisme de masse et qu'en ce sens, ils sont *"souvent peu équipé culturellement"* (n° 26) (comme c'est le cas n'importe où ailleurs dans le monde). Pour Zanetto, cette image représentant une queue sur la Place Saint-Marc *"peut susciter la colère de n'importe quel Vénitien"* résidant dans le *centre historique*, alors qu' *"en réalité, elle montre seulement la paresse de ceux qui ont laissé la Place à qui était plus nombreux, plus hargneux"*, en concluant avec un cinglant *"on ne peut jamais se lamenter de l'invasion d'un espace si on ne la combat pas"* (n° 26).

Une fois n'est pas coutume, Semi compare la situation actuelle avec celle de son enfance, quand aucune chaîne n'empêchait aux visiteurs de s'asseoir sur les bancs extérieurs de la basilique, quand *"les queues n'existaient pas"*, qu' *"il y avait beaucoup moins de touristes"*, bref, quand *"Venise était une ville très accueillante"* et qu'on pouvait encore *"se promener tranquillement dans l'église, et Saint-Marc c'est vraiment une église à découvrir"*. Ce que lui a eu la chance de pouvoir faire parce qu'alors *"on laissait les enfants aller où ils voulaient"*, et il lui arrivait, comme aux autres enfants avec qui il jouait à cache-cache sur la Place, de se réfugier *"dans l'église pour ne pas se faire trouver par les amis"*, *"et maintenant, ça c'est impensable. Vraiment impensable"* (n° 26). C'est d'autant plus dommage que c'est une Place et une basilique qu'on *"ne voit presque plus, parce que nous l'avons dans les yeux, pour toujours"* (n° 25, Zanetto).

Les touristes et les tourisms

Je serais presque tentée d'écrire que le touriste (dans un sens générique) est présent dans tous les thèmes évoqués par mes interlocuteurs, et qu'à chaque image il apparaît dans le commentaire. Même quand il n'est pas nommé directement, il semble que son ombre se profile partout et à tout moment: la référence porte sur un temps où il n'était pas encore là, un lieu qu'il ne fréquente pas ou peu, une saison qui est relativement à l'abri de sa présence, etc. Le touriste est tenu pour responsable de presque tous les maux rencontrés par le *centre historique*, bien que lui soient reconnues quelques actions positives également. Ainsi, ces fondements de Cannaregio que Semi nous décrivait comme "*toujours ensoleillées et vides*" dans son souvenir d'enfance, ont "*changé parce que le tourisme, de ce point de vue, a véritablement modifié la vie de la ville. Ici, par exemple, avec une série de restaurants, de locaux, il a rendu la zone plus vivace, elle qui autrefois était vraiment déserte*" (n° 8). Un autre aspect positif, probablement dû à la fréquentation touristique, est le fait que "*Venise maintenant a une réutilisation très rapide de son patrimoine urbain, et donc même des zones très dégradées, absolument pas confortables, sont utilisées*" (n° 27, Arici), ce qui permet à Arici d'affirmer que le sens d'abandon n'existe déjà plus depuis au moins une dizaine d'années. Ce que Salzano confirme lorsqu'il dit que le "*délabré [...] est en train de disparaître*" (n° 27), ce qui ne se passe pas toujours de manière positive.

Les commentaires de mes interlocuteurs laissent apparaître, déjà à ce stade de l'entretien, une différenciation claire entre les différents types de tourisms. De manière schématique, il y a d'un côté les bons touristes, "*des touristes discrets, [...] pas des touristes qui bloquent la circulation en se mettant d'un côté, et l'autre de l'autre*" (n° 10, Salzano), qui savent établir "*un rapport plus étendu et plus détendu*" entre eux et les lieux qu'ils visitent, "*un rapport normal et un rapport positif entre le tourisme et la ville*" (n° 10) comme le décrit Casarin. Bref, le touriste décrit par Zanetto comme celui qui "*voudrait être habitant plus que ce jour, plus que ce séjour*" (n° 24).

À l'opposé, il y a le tourisme de masse, qui a un effet dévastateur, affirme Semi en prenant l'exemple du campo San Moisè, une "*zone touristique et plus touristique*

on ne peut pas, actuellement zone dévastée par le tourisme", qui a en quelque sorte usurpé ce lieu aux résidents: *"même les derniers marchands de fruits et légumes ont disparu, il n'y a plus de boucher, il n'y a plus de magasins de biens de consommation courants"* (n° 15), ce qui oblige les habitants à aller s'approvisionner ailleurs, parfois assez loin. L'empreinte de la fréquentation touristique est telle dans cette partie de Venise, qu'elle fait dire à Salzano que ça pourrait *"tout aussi bien être à Hong Kong, le paysage n'est pas très différent"*. Zanetto, lui, évoque *"le sentiment d'être dans un bout de la ville où commande l'oeil, les désirs"*, et il ajoute que *"c'est une Venise que j'ai toujours évitée, elle n'est pas accueillante"* (n° 15). Plutôt que de suggérer à Casarin *"une image forte, une perception forte du tourisme"*, la photographie en question lui *"montre la transformation commerciale d'un quelconque centre ville [...], l'évacuation des activités commerciales plus traditionnelles, qui appartiennent à une phase précédente du capitalisme"*, dépassée, *"et donc à l'affirmation des grandes chaînes internationales qui occupent les espaces des centres villes"*. En d'autres termes, une situation qui n'appartient pas à *"la normalité de Venise dans sa spécificité, mais [à] la vie normale d'une ville"* (n° 15). Pour Arici, *"fondamentalement, c'est la meilleure photo"*, parce qu'elle *"sait lire la réalité de Venise"*, dont l' *"une des caractéristiques c'est l'accumulation de signes. L'accumulation de signes kitsch, de signaux indicateurs, d'éléments verticaux, horizontaux, qui ont différents objectifs et qui sont de diverses importances. [...] L'unique aspect contemporain, si on veut, l'unique aspect qui rappelle une contemporanéité"* (n° 15).

Le kitsch, on le retrouve dans les *Rughe* de Rialto, avec Salzano, *"la partie la plus laide de Rialto, la partie pleine de touristes, de kitsch, la partie qui tend à prendre le caractère qu'a [...] le junk partout dans le monde, pareil partout"* (n° 30); c'est sans appel, le tourisme de masse provoque une indifférenciation des lieux, de Venise à Hong Kong. Il est également l'alibi qui a consenti à *"l'invasion de ces terribles babioles qui occupent désormais une large partie du sol public vénitien"*, une massification telle que Casarin n'hésite pas à la qualifier d' *"usage criminel"* et de *"prostitution de la ville"* (n° 30), qui a abouti à *"la Venise actuelle, complètement «disneyfiée»"* (n° 13). Même les endroits les plus invraisemblables sont bons pour la consommation touristique - ainsi le *Rio Novo*, ce canal avec les bâtiments modernes décriés plus haut par les uns et les autres -, à moins qu'il ne s'agisse, comme le dit Semi, d' *"une dose de sarcasme de la part des gondoliers qui, étant un peu parents des pirates, font avaler n'importe quoi aux touristes, et donc leur font voir n'importe quoi"* (n° 13).

La gondole suffit probablement à elle seule à satisfaire le touriste, bien qu'aux yeux de Semi, *"cet élément symbolique, ancien [...], aujourd'hui ne vaut plus rien"*; et Salzano d'ajouter *"nous voyons les gondoles, nous imaginons les touristes"* (n° 13). Certains parmi ceux-ci viennent à Venise et y achètent des chapeaux à grelots; *"quelles images peuvent avoir les personnes qui arrivent dans cette ville et qui s'achètent un chapeau du genre"* (n° 2), se demande Casarin, en imaginant que les mêmes *"se sentiraient couillons"* s'ils faisaient pareil dans le centre de Paris ou de Londres. Pas sûr, répond Semi, qui relève que des *"pauvres gens [...] habillés avec des pseudo-costumes vénitiens"* se proposent comme figurants de photo-souvenirs en gagnant ainsi leur vie. Mais ce qui est, à ses yeux, *"absolument incroyable"*, c'est que *"vraiment beaucoup de touristes [...] veulent se faire photographier avec eux, et qu['ils] payent pour ça"*. À se demander *"s'ils font une photographie pour faire une plaisanterie de mauvais goût, s'ils se croient spirituels eux-mêmes, ou s'ils croient que les autres sont spirituels; ou vice versa, s'ils prennent au sérieux le costume"* (n° 2). Il y a certainement un peu de tout ça à la fois, notamment si l'on admet avec Arici *"qu'il n'y a pas besoin d'expliquer à quelqu'un comment est Venise, du point de vue iconique, parce que dans l'imaginaire, cela existe"*, c'est le cas pour *"le sens de la gondole"*, pour celui de la coupole, de l'église, *"il y a une trace qui indique une construction historique, une construction de valeur artistique"* (n° 18). C'est peut-être une des raisons pour lesquelles *"le touriste profite des choses"* (n° 30, Arici) avec une rapidité désarmante, *"tous ces pauvres gens sont emmenés, gobés, on leur fait faire un tour rapide de la basilique et ils sont recrachés"*, alors que Saint-Marc, évoquée ici par Semi, est *"une église à découvrir, c'est une église dans laquelle il y a tout plein de petits angles, de sculptures, ou une petite mosaïque par terre; ce sont toutes des choses qui doivent être vues en prenant son temps"* (n° 30).

Ailleurs dans le *centre historique*, la masse de touristes se déplace effectivement avec lenteur, et elle va parfois jusqu'à obstruer certaines ruelles, ce qui oblige la municipalité à organiser la circulation, comme l'explique Salzano: *"certains jours, les vigiles se mettent l'un à un bout, et l'autre à l'autre, et il y a sens unique alterné"* (n° 3). Zanetto pense *"qu'aucun d'eux n'agirait sur une autoroute comme ils marchent par contre dans la rue; sans égard pour qui est à côté, pour la main à tenir, pour la rapidité, et sans penser que les habitants sont nombreux et qu'ils ont le droit de faire plein de choses différentes"* (n° 3). *"C'est la situation quotidienne [...] absolument typique"* précise Semi qui croit, lui aussi, que *"pour les touristes, il est difficile de concevoir l'idée que Venise est une ville où les gens vivent"*, d'où la lenteur de leurs pas qui oblige à *"continuellement demander pardon"* (n° 3). Certaines parties de la ville sont épargnées, pour le moment du moins, par cet afflux

massif de touristes, et celui-ci se concentre à certaines heures de la journée. Hier, la densité démographique était celle des nombreux habitants du *centre historique*, aujourd'hui, elle est constituée par les présences des touristes, ce qui certes "*donne le même résultat en termes de distribution des espaces pleins ou vides (bien qu'avec des dynamiques différentes), mais qui donne un tout autre résultat en termes de viabilité de la ville*" (n° 3, Casarin), et d'appropriation des lieux par les résidents. Le soir, les ruelles sont vides, et la tranquillité tant appréciée par Casarin reprend le dessus "*peut-être que c'est justement ça, ce mouvement élastique, ce continuel «gonfler» et «dégonfler» des présences qui appartient à la ville, peut-être depuis toujours*" (n° 24).

La parole de l'expert

Chacun de mes interlocuteurs, à un moment ou à un autre, en commentant ces photographies a ajouté un élément, ou a signalé de manière plus ou moins explicite le fait d'être un connaisseur éclairé de Venise, ce qu'ils sont sans aucun doute et c'est ce qui m'a incitée à les retenir comme intervenants pour ma recherche.

La lecture des photographies effectuée par Edoardo Salzano est celle d'un urbaniste engagé dans le développement durable. Il a tout de suite insisté sur la présence de la terre et de l'eau, et sur "*l'utilisation intelligente que les Vénitiens qui ont fait Venise ont su faire des éléments naturels*" (n° 6). Il laisse entendre à plusieurs reprises combien la structure spatiale particulière du *centre historique*, et surtout l'absence de la confrontation entre piétons et trafic motorisé a permis l'émergence d' "*une vie sociale qu'ailleurs il n'y a pas, due précisément à la forme de la ville et à la façon dont la ville a su se déployer*" (n° 6). Il donne à différentes reprises des précisions historiques sur Venise qui se rapportent soit à l'organisation urbaine, soit à la gestion environnementale. Il explique ainsi l'origine du nom *Rialto*: "*qui s'appelle comme ça parce qu'ici il y avait les berges du Brenta, de la branche du Brenta qui formait le Grand Canal; ici, elles étaient élevées et solides et donc les bateaux, les barques pouvaient amarrer, décharger leurs marchandises*", c'était le lieu de *Rivo Alto*, rive haute.

Ailleurs, il parle des nouveaux bâtiments du *Rio Novo* "*un environnement qui a théoriquement les mêmes éléments*" que ceux qui figurent sur d'autres images

- un canal, des maisons - mais qui n'ont pourtant pas été faites "*en tenant compte du mode sur lequel le reste de la ville a été construite*" (n° 9), ce qui, au-delà du jugement de valeur esthétique, échappe à l'oeil du béotien, sans explications complémentaires. De la même façon, il n'est pas évident pour un non-urbaniste de différencier, comme le fait Salzano, les espaces vénitiens de ceux qui ne le sont pas: il faut avoir une connaissance d'expert et être reconnu en tant que tel pour oser affirmer que la Place Saint-Marc est un espace non-vénitien.

Il est intéressant, également, de noter que Edoardo Salzano fait plusieurs fois référence à "*la République, l'éclatante République*" qui "*plantait des endroits [...] et cultivait des forêts*" pour assurer son approvisionnement en bois, en soulignant l'usage intelligent qu'elle faisait des éléments naturels "*en utilisant là aussi les forces de la nature: la force des fleuves*" (n° 21) pour amener les troncs jusqu'à la ville. L'entretien des canaux est une nouvelle preuve de la sagesse de la République: "*les canaux, leur galbe, leur manutention, leur tenue, leur capacité à trier le liquide, d'être perméable, de recevoir des flux, en fait de renouveler les flux*" ne devait rien au hasard, c'était "*quelque chose que la République, sagement, veillait à maintenir efficace*" (n° 29). Une différenciation entre une Venise *authentique* et une qui l'est moins (au travers de son appréciation des espaces), et une représentation mythique - c'est bien ainsi qu'il faut l'appeler - du *bon gouvernement* de la République Sérénissime (ne serait-ce qu'en ce qui concerne la gestion des éléments naturels et sans évoquer le détournement des fleuves): ce sont deux représentations très fortes qui émergent du discours de Salzano.

Gabriele Zanetto lit, lui aussi, l'espace de Venise présenté dans les photographies au travers du prisme de sa discipline, la géographie. Lorsqu'il affirme que "*c'est la tête des gens qui font les lieux. Les pierres, hélas ! ne servent que comme souffleurs*" (n° 16), il met en avant une approche de la géographie dans laquelle la perception de l'espace est socialement et historiquement construite, où la structure spatiale joue son rôle, sans être prédominante. Sauf, peut-être, quand "*un grotesque produit manufacturé*" engendre une vision entièrement nouvelle de l'espace, "*comme si Venise avait les montagnes*", mais là, c'est l'expert qui s'exprime, celui pour qui une image peut évoquer "*trop de savoirs, trop de choses*" (n° 22). Pour la plupart d'entre nous, en effet, la vue du Grand Canal depuis le pont de l'Académie appartient à la vision "classique" que nous avons du *centre historique*, peu savent qu'il a été construit si tard. De même, nous serions bien incapables de reconnaître

dans *"ce palais sur la gauche [...] une grotesque transformation du 19^{ème} siècle selon l'idée du gothique qu'on avait à cette époque-là, et non pas celle que Venise avait produite"* (n° 22).

Zanetto ponctue volontiers ses commentaires d'anecdotes personnelles, qui laissent entrevoir la construction de sa propre perception de Venise, qu'il replace toutefois souvent dans un discours élargi à une réalité plus complexe. Ainsi, si Venise lui donne *"un sentiment d'intérieur merveilleux"* (n° 8), c'est parce que toutes les villes méditerranéennes lui font cet effet. Et s'il parle du *"chapeau rouge-bordeaux de Madame Manussian, une vieille dame arménienne, vieux-jeu, du 18^{ème} siècle"*, c'est pour souligner que c'est au travers de cette rencontre qu'il a pris conscience du fait que Venise a traversé toutes les époques, qu'elle *"avait été vécue aux temps de Napoléon, aux temps de la décadence de la dernière période autrichienne, tous les jours de 1866, de 1922"* (n° 11). De même, quand il précise le sens du mot *"terren' "*, qui ne signifie pas la même chose en italien (un terrain de campagne) et en vénitien (où *"il veut dire un espace libre pour en faire un dépôt de matériaux pesants, de pierre, de sable, d'émail"*), ce n'est pas pour étaler l'étendue de son savoir langagier, mais c'est pour nous amener, par une voie détournée, à *"découvrir qu'à Venise il y a des métiers communs et humbles, nonobstant quelques aspects un peu chics des bâtiments"* dont certains *"de grande valeur, ont été réoccupés par ces activités"* (n° 7).

À plusieurs reprises, Zanetto évoque le peuple de Venise, en nous révélant, par exemple, qu' *"il voulait sembler un Vénitien et naturellement un Vénitien du peuple"* (n° 27). D'ailleurs plus tard, c'est bien le fait qu'il appartienne au peuple qui lui a été fait remarquer, à cause de *"la manière honteuse"* dont il parlait le dialecte. Et pour ce qui est d'être reconnu en tant que Vénitien, nous pouvons juste douter, au travers de ce qu'il dit de San Michele *"c'est le cimetière des Vénitiens"*, en ajoutant *"je me suis toujours demandé si je serai enseveli ici. Je n'en suis pas encore convaincu"* (n° 23), que ceux-là-mêmes qui ont critiqué son accent lui aient reconnu sa vénitianité.

Dans cette première partie d'entretien, Zanetto ne fait pas référence de manière évidente à une représentation mythique de l'espace vénitien, ou de son histoire. Ici et là dans son discours, il formule des jugements esthétiques, de valeur, mais ceux-ci sont tempérés par des observations qui leur redonnent une dimension historique, économique ou sociale. C'est le cas, par exemple, des bâtiments et du canal *Rio Novo*, *"des laideurs ignobles, la pire période de l'architecture italienne"* (n° 9), en expliquant que *"c'est un canal qui a été creusé pour pouvoir aller en vaporetto rapidement depuis le Piazzale Roma - à peine fait -*

jusqu'à Saint-Marc". Et lorsqu'il ajoute que *"le peuple raconte que le Duce, sur son bateau à moteur [...] n'a pas caché sa déception parce qu'il y avait des courbes. Il voulait un «straight on»"*, il reconnaît lui-même que c'est une anecdote difficile à vérifier: *"personne ne l'aura entendu parmi les gens du peuple, pourtant ils avaient compris"* (n° 13).

Antonio Alberto Semi, psychiatre de profession, ajoute également volontiers des anecdotes à ses commentaires. Parfois elles sont personnelles, et elles lui servent alors à comparer une situation actuelle de celle qu'il a connue en tant qu'enfant, pour désigner les changements qui sont intervenus entre-temps. Alors que parfois, ce sont des ajouts qui dénotent sa connaissance de la ville et de son histoire. Dans la photographie du bassin de Saint-Marc, par exemple, où l'élément central est un vaporetto et où émergent le clocher de l'église de San Giorgio, la coupole de la Salute et le campanile de Saint-Marc, lui y voit immédiatement la *Zecca*, bâtiment où la République battait sa monnaie, le *zecchino*, *"qui a été une monnaie qui a eu un extraordinaire succès parce qu'elle a toujours conservé le même poids, pendant, je ne me souviens pas, pendant cinq ou six siècles"*. Une précision technique et historique à laquelle il ajoute encore cette malice à propos de la statue de la chance, sur la pointe de la Salute (en soulignant qu'elle ne se voit pas bien ici) *"cette statue de la chance pivote sur un axe, au gré du vent. C'est un avertissement: la chance peut tourner continuellement"* (n° 1).

Ses commentaires comprennent régulièrement ce binôme: l'ajout de l'expert par rapport à un élément difficilement repérable pour un non-vénitien ou carrément absent de l'image, agrémenté par une lecture métaphorique qu'il affectionne particulièrement. L'image du pont de Rialto nous en fournit un bon exemple: *"pour un Vénitien qui la regarde, l'oeil irait tout de suite sur la droite, mais la photographie ne laisse pas voir le vrai palais du petit pouvoir vénitien, c'est-à-dire le palais de la mairie qui est en-dehors du cadre"*, il ne s'attarde pourtant pas sur ce "petit pouvoir vénitien". Ce qu'il retient dans l'image, c'est la *"valeur symbolique"* du pont de Rialto qui n'unit pas seulement les deux rives du Grand Canal (ce que font aussi les deux autres ponts qui le franchissent, sans avoir cette même valeur symbolique), mais *"il unit, disons, la partie à gauche pour qui regarde, qui est la partie du marché, avec la partie à droite, qui est la partie du pouvoir. C'est le passage de la politique à l'économie, disons"* (n° 20).

Ce même stratagème est employé par Semi pour l'île-cimetière de San Michele, qui *"a été construite comme île après l'occupation napoléonienne"*, sur laquelle il y a aujourd'hui encore *"la très belle église de Coducci, et il y a autour un monastère actuellement franciscain, très beau lui aussi, mais très petit"*. Il apporte ensuite une précision technique de la construction de l'île, qui s'est faite en enterrant la lagune, ce qui pose des problèmes statiques au cimetière, et ce qui lui permet surtout d'arriver à une lecture symbolique, un tantinet sarcastique de la situation démographique du *centre historique*: *"la Commune est en train de projeter l'agrandissement ultérieur de l'île et naturellement, si on continue comme ça, comme la population de Venise baisse et que le nombre de morts augmente, dans peu de temps San Michele sera plus grande que Venise"* (n° 23).

En évoquant son enfance, Antonio Alberto Semi nous permet de nous faire une idée de la vie sociale qui régnait à Venise à l'époque, avant l'arrivée massive des touristes, dont il observe les répercussions, ou les apports pour la ville (comme nous l'avons vu plus haut, lorsqu'il s'exprime sur le fondamente de Cannaregio).

Semi a apporté plusieurs précisions concernant la vie sociale de Venise; il a fait une distinction entre les comportements des touristes et les effets de l'industrie touristique sur le *centre historique*; et il a ajouté sciemment (en les décodant) des aspects symboliques, une lecture mythique de la ville. Il a ainsi adopté une lecture des images qui lui a permis de faire ressortir les éléments utiles pour ma recherche, telle que je l'ai présentée en début d'entretien. À de rares occasions seulement, il se laisse glisser vers une remarque moins "contrôlée", plus spontanée, qui dénote l'existence d'une Venise *authentique*, difficilement accessible, secrète, *"en descendant sur la gauche de ce pont et en s'enfonçant dans cette galerie, on peut accéder à une cour romane avec des bas-reliefs merveilleux, qui, par chance - comme elle est en-dehors du circuit - n'est jamais vue, et donc on peut la visiter dans le calme absolu, en restant là, à réfléchir sur ce que pouvait être une cour romane en l'an mille-cent, mille-deux-cents"* (n° 6).

Michele Casarin, grâce à ses connaissances d'expert de la Venise récente, contemporaine, d'historien (et de Vénitien), propose une lecture de la ville qui s'attarde peu sur un passé lointain, mais qui s'arrête sur sa vie actuelle, sur sa réalité d'être ville. Il analyse l'exercice en soulignant la spontanéité qui le gagne parfois devant les photographies:

"j'ai la sensation pendant que je commente, que je suis en train de les commenter avec un mélange d'instinct et de rationalité, qui semblent être équivalent" (n° 18).

Quand il observe les répercussions du tourisme, il ne s'en contente pas, et il replace celui-ci dans une dynamique socio-économique plus générale, qui n'est pas propre seulement à Venise, mais qui concerne finalement toutes les destinations touristiques majeures. En d'autres termes, la situation qu'il a sous les yeux c'est "*la vie normale d'une ville*" et là où les traces laissées par le phénomène touristique sont plus évidentes, c'est parce que Venise a subi "*la transformation commerciale d'un quelconque centre ville*", résultat "*d'une phase précédente du capitalisme*" (n° 15). De même, le nettoyage des canaux ne l'emmène pas dans une critique de la négligence des différentes administrations qui se sont succédées, mais, dit-il, "*ça ne m'évoque rien de particulier, si ce n'est la normale administration de Venise*" (n° 5). Même chose pour la gare de Santa Lucia, qu'il "*associe désormais beaucoup au tourisme*", mais qui lui fait penser également "*à la masse des pendulaires qui arrivent le matin*", alors pour éviter d'"*utiliser encore le terme de normalité, mais c'est une banalité de dire qu'elle m'évoque le déplacement, les arrivées plus que les départs*" (n° 14).

Pour autant, ça ne l'empêche pas de disséminer, ici ou là, quelques formules-choc, qui laissent entrevoir qu'il aimerait que la réalité change, que le projet pour la ville soit autre. Ainsi, "*l'invasion de ces babioles terribles*" ne lui fait pas seulement penser au "*mauvais usage du sol public*" et "*à la massification du tourisme*", mais bel et bien "*à un usage criminel de la ville, à la prostitution de la ville*" (n° 30). La vision du campo Santa Margherita - une réalité qu'il vit quotidiennement -, lui "*fait penser à une sorte de réserve en voie d'extinction. C'est-à-dire que c'est un campo qui semble être les murailles d'un fort qui va bientôt s'écrouler*" (n° 16), une manière d'évoquer le départ de la population du *centre historique*, qu'il reprend ailleurs avec encore plus de véhémence quand il s'exprime sur cette image de la maison qui semble abandonnée, elle lui "*fait résolument penser à la sensation fréquente de vivre dans un corps en putréfaction*" (n° 27), celle de "*la Venise actuelle, complètement «disneyfiée»*" (n° 13).

Casarin, lui aussi, a mis en avant des éléments qu'il jugeait utiles pour ma recherche. Je dirais presque, au vu des précisions qu'il a apportées tout au long de son entretien, qu'il a cherché, pendant qu'il parlait, à mener l'analyse "à ma place". Malgré tout, l'émotion et la spontanéité ont souvent repris le dessus, et les quelques slogans qu'il a lancés dans son discours en sont la meilleure preuve.

Quant à Graziano Arici, il rappelle pendant toute la première partie de l'entretien de manière plutôt insistante, "*moi, tous ces lieux, clairement, je les connais très très bien*". Il souligne à plusieurs reprises, en tant que photographe (même s'il ne le dit pas en ces termes) le fait qu'il manque - ou qu'il y a en trop - un ou plusieurs éléments essentiels dans les images que je lui ai présentées, qui ne peuvent ainsi pas rendre la réalité de Venise: "*Je devrais dire: "Ça c'est un campo, mais en réalité ce n'est pas comme ça ! C'est autre chose !"*" (n° 16). En répétant presque sur chaque image que la complexité de Venise ne peut pas être saisie si simplement, il affirme sa connaissance de la ville, de sa structure et de ses composantes sociales. Ce n'est qu'une fois que nous avons "quitté" les photographies et que nous nous sommes éloignés de son regard de professionnel de l'image que la discussion a pris un autre tournant, et qu'il a commencé à détailler ses positions sur la situation du *centre historique*.

Chapitre 10

La mise à l'épreuve des hypothèses de départ

Dans la présentation des questionnements qui ont conduit à cette recherche, nous avons vu que Venise occupe une place particulière dans notre inconscient collectif. Elle fait partie du patrimoine de la civilisation occidentale, elle est associée à l'histoire universelle, elle appartient à notre mémoire collective "*parce que chacun de nous en garde une image*" (Isman F., 2000: 12). Venise a été en quelque sorte "sélectionnée" pour accéder au patrimoine, à l'histoire, et à la mémoire collective; une faveur que d'autres villes, d'ici ou d'ailleurs, n'ont pas connue (j'ai donné l'exemple de Chinguetti). Et si certaines villes, certains lieux ont une place particulière dans notre inconscient collectif, c'est qu'une valeur particulière leur a été attribuée, qui relève d'un processus socio-historique complexe de production et de reproduction symbolique et mythique.

Les intellectuels, en tant que producteurs privilégiés de représentations symboliques, ont un rôle central dans ce processus, parce qu'ils maîtrisent les connaissances scientifiques qui participent à la construction du rapport à l'espace: ils lui donnent sens. Mais en plus, en cherchant à affiner la connaissance du monde qui les (et nous) entoure, une grande partie de leur travail consiste à étudier et à décoder ces mêmes représentations. Ils deviennent ainsi les détenteurs des représentations mythiques, en ce sens que ce sont eux qui disposent des outils et des savoirs qui permettent de les reconnaître, de les analyser et de les interpréter, mais également de les produire et de les reproduire. En d'autres termes, les intellectuels sont les artisans des constructions mythologiques sur lesquelles repose aussi le présent vécu.

Graziano Arici, Michele Casarin, Edoardo Salzano, Antonio Alberto Semi et Gabriele Zanetto, en tant qu'experts, ont une production discursive - sous forme écrite

ou orale, voire iconique - qui propose une analyse et une interprétation d'une réalité particulière, Venise. Ils maîtrisent une compétence symbolique qui reconnaît en Venise un bien culturel, ce qui les conduit à reproduire une distinction entre les détenteurs d'un certain capital culturel - qui "savent" discerner la juste valeur de la ville -, et ceux qui en sont dépourvus - et qui donc "ne savent pas" consommer ce bien particulier. Cette différenciation concerne tout aussi bien les Vénitiens que les visiteurs, elle traverse donc les deux "projets" pour la ville tels que je les ai définis: le "social" et l' "économique". J'ai postulé, dans la présentation de ma recherche, que ce mécanisme de distinction pouvait apparaître dans les discours produits par mes interlocuteurs lors des entretiens et que, sous des formes plus ou moins explicites, je pourrais retrouver deux couples dichotomiques: culture de masse *versus* culture légitime (au travers du tourisme), et Venise stéréotypée *versus* Venise authentique.

La construction d'une vision

Le deuxième temps de mes entretiens était consacré au récit de ce qu'est Venise - aux yeux de mes interlocuteurs - à un hypothétique étranger qui n'en connaissait absolument rien, qui n'en avait même jamais entendu parler. J'ai imaginé ce moment, dans mon dispositif, pour me permettre de mieux cerner les éléments que mes intervenants jugent constitutifs et indispensables à la compréhension de leur ville. C'est un exercice difficile que je leur ai proposé là, et il assez naturel que l'histoire y prenne une place prépondérante. Ils donnent une image généralement positive du passé de Venise, en pointant parfois, ici et là, sur des éléments moins avantageux pour la ville. Fait exception Graziano Arici qui est encore, à ce moment-là, dans le "refus" de l'entretien, il n'entre pas dans un récit et se contente de quelques remarques.

[Arici, 208] Je pourrais expliquer ce qu'était Venise, ce qu'a été Venise, bah ! Ce qu'a été Venise en grande partie non. Peut-être pas... c'est connu, et ce n'est pas assez... ce n'est pas important qu'on le sache. Tu vois, il y a beaucoup de lieux historique que les gens n'ont pas besoin de connaître, ça n'a pas d'importance. J'ai été sur des champs de bataille qui ont changé le monde, et qui sont maintenant des carrefours au croisement de routes, ce sont des choses... Et donc, en somme, ce qui peut être important, ce n'est pas qu'on connaisse l'importance qu'a eu le lieu, mais c'est son histoire.

À un moment de leur récit - ou plus tard dans l'entretien, lorsque nous avons abordé la situation actuelle de la ville et ses perspectives futures -, il ressort une cassure dans leur vision presque idyllique de Venise, un moment charnière qui se situe dans une période floue, entre le 18^{ème} siècle, la fin de la République et le début du 20^{ème} siècle, lorsque des mécanismes socio-économiques appartenant au monde moderne se sont mis en route, et ont abouti à la réalité vénitienne contemporaine, dont ils ont une perception très négative.

En définitive, nous pourrions dire que ce qui émerge de leurs discours, c'est une vision mythique de la Venise du passé qui est très proche de celle proposée par l'industrie touristique à ses clients. Cette similitude n'est pas étonnante outre mesure: objectivement, sa structure physique unique et son histoire font de Venise une ville particulièrement remarquable. Mais ce qui l'est plus, c'est que l'industrie touristique a même intégré la critique de la situation actuelle dans ses annonces publicitaires, comme une sorte d'autocritique faisant office d'argument commercial ! En voici quelques exemples, tirés de catalogues de quelques grands voyagistes.

Kuoni Voyages

Tel un joyau sur son coussin bleu, Venise, posée sur la lagune, semble avoir conscience de la place privilégiée qu'elle occupe sous le soleil. Ville insolite marquée par Byzance, où se mêlent l'Orient et l'Occident, ni tout à fait italienne, ni même tout à fait européenne, elle est surprenante et exquise.

Bâtie sur un archipel de cent dix-huit îlots, ses bâtiments reposent sur des millions de pilotis de mélèze. Peuplée de 80'000 habitants seulement, elle en comptait autrefois plus du double. Cent soixante-dix-sept canaux enjambés par quatre cent cinquante ponts dont une cinquantaine de propriété privée donnent accès aux palais. Chaque jour, la marée vidange partiellement les canaux, accédant à la ville par trois passes qui percent le cercle des lidi, ces bancs de sable protégeant la lagune. Le destin de Venise a toujours été lié à la mer dont elle a «jailli». D'ailleurs, les inondations sont de plus en plus fréquentes et la place Saint-Marc se recouvre d'eau plusieurs fois par an.

Malgré le poids de son histoire, malgré l'animation qu'y apporte le commerce contemporain, elle garde un aspect irréel et féerique. On se demande si ces palais richement ornés furent jamais habités et si la vie peut se dérouler normalement, là où il n'y a que des canaux. On comprend que la modestie ne soit pas sa vertu dominante, et qu'à son apogée elle se proclamât elle-même «Reine de la mer». Aujourd'hui encore, la ville s'émerveille de ses propres splendeurs. Et lorsque les Vénitiens la disent la plus belle ville du monde, ils ne soulèvent guère d'objections.

Sauf en hiver, c'est au tourisme que la population consacre son énergie. Il fait sa richesse, et nulle part ailleurs l'art de soulager la bourse des visiteurs ne s'exerce avec plus de raffinement.

Nouvelles Frontières

Formule idéale pour visiter l'une des plus belles villes d'art italiennes. Nous avons sélectionné pour vous, des hôtels situés dans le centre touristique et commercial et qui offrent un service de qualité. De là, vous pourrez vous promener à pied pour visiter les sites et faire du shopping. A votre arrivée à Venise, notre assistante vous remettra une documentation (plan de la ville, liste des tours de la ville et une lettre avec des informations générales).

Routard.com

On croit tous connaître Venise par cœur, à travers les cartes postales et les innombrables clichés de gondoles, de canaux et bien sûr de masques de carnaval. On s'aperçoit en fait qu'aucune photo ne rendra jamais l'incroyable charme des petites rues tortueuses et des places, et surtout la plus incroyable des surprises: toute une ville sans une seule voiture. Venise la Sérénissime a cette faculté unique de provoquer l'étonnement à chaque fois que l'on y retourne, et ceux qui y vont pour la énième fois ressentent toujours cette émotion indescriptible. Toutefois la cité des grands marchands est devenue la foire aux marchands... de souvenirs. Les prix s'envolent alors que la qualité et l'accueil sont en chute. Bien sûr, tout est bondé et beaucoup plus cher en saison. Mieux vaut alors venir en hiver, lorsqu'il fait froid et gris. L'ambiance morbide et silencieuse de cette ville qui s'éteint est alors envoûtante. Bref, Venise est trop grande séductrice pour livrer en une seule visite ses prodigieux trésors. Vous nous avez compris, vous reviendrez un jour.

Voyages SNCF

Venise, une ville-musée destinée aux touristes ? Au contraire, une cité unique où art de vivre et art tout court flottent dans une même atmosphère irréelle. Qui aurait pu penser que la minuscule Venise, née des alluvions boueuses de sa lagune, allait s'élever jusqu'à rivaliser avec la glorieuse Constantinople ? Personne, assurément, jusqu'à ce que l'Histoire en décide autrement. Plusieurs siècles après la fin de son âge d'or, la Sérénissime est toujours un mythe et ne finit pas de surprendre. La ville, il faut le dire, n'a rien perdu du talent commercial qui fit jadis la richesse de ses grandes familles : au commerce maritime, elle préfère maintenant la manne du tourisme. Mais ne boudons pas notre plaisir: même très fréquentée à certains moments de l'année, Venise reste une cité d'exception.

Raconter ce qu'est Venise

Pendant le temps qu'a duré leur récit de Venise, je ne suis presque pas intervenue. Ce que j'ai demandé à mes interlocuteurs, c'est d'improviser, en quelque sorte, une courte conférence sur la ville, ce qu'ils ont fait avec aisance, certainement parce qu'ils mènent une réflexion sur le sens de Venise, et plus largement de la Ville, depuis de nombreuses années.

La description physique de la ville, faite d'eau et de terre, prend plus ou moins d'importance dans le récit de mes interlocuteurs. Michele Casarin en donne une description très "formelle":

[Casarin, 218] Elle a une forme d'un poisson qui est au milieu de la lagune, délimitée par de longs littoraux qui la protègent de la mer, et tout autour un archipel très fragmentaire d'îles éparses, plus ou moins grandes, au milieu de la lagune. [...] Ce n'est pas un environnement naturel, mais il est fait de continuelles constructions, de reconstructions, de modifications, d'adjonctions. Il a donc tout de l'artificialité de la construction humaine.

Le rapport entre l'homme et la nature est central pour Edoardo Salzano, et s'il entre volontiers dans des détails techniques concernant, par exemple, la formation de la lagune, il insiste surtout l'action des hommes.

[Salzano, 223] La lagune de Venise est la seule lagune restée intacte après des siècles. Elle est restée intacte après des siècles parce que ses gouvernants ont su guider la nature. Ils l'ont étudiée, ils l'ont comprise et l'ont corrigée, véritablement guidée, *maîtrisée*¹²⁷, pour qu'elle donne un certain résultat: rester une lagune vivante.

C'est d'ailleurs ce rapport particulier que Venise a su construire avec la nature qui en fait sa spécificité, qui la rend "*meilleure et différente de toutes les autres villes*" [9], et qui a déterminé ses particularités.

[Salzano, 233] Les choses que tu verras à Venise te sembleront différentes de toutes les choses que tu as déjà vues.

Mais qu'est-ce que notre hypothétique étranger découvrira en arrivant à Venise ? Face à quelle type de ville se trouvera-t-il confronté ?

127 En français, ndlr.

[Zanetto, 219] C'est une des nombreuses villes anciennes qui a été faite en plusieurs périodes différentes, en mettant les mains de maintes et maintes fois, en reconstruisant, en abattant, sans que personne ne l'aie pensé en avance. C'est le fruit de petites décisions, elle est ainsi, elle n'est pas droite, elle n'est jamais régulière, elle est pleine de tortuosités et elle semble plus bête que machine.

Antonio Alberto Semi nous raconte ce que la bête a dans le ventre, en insistant lui aussi, sur les aspects uniques de la ville; et il n'est peut-être pas besoin de rappeler sa formation médicale (il est psychiatre): elle transparait tout au long de sa description.

[Semi, 493] Vous ne savez pas ce qu'est Venise, et pourtant vous êtes arrivée en bateau. Vous savez ce qu'est un port, mais vous n'avez jamais vu une ville qui est le port, parce que, en général, le port est distinct de la ville. Et alors imaginez-vous qu'en entrant, vous entrez dans un port qui est tout à la fois le port d'accostage, d'amarrage, de rénovation des bateaux, mais c'est aussi, en même temps, l'endroit où s'échangent les marchandises, où elles se vendent, où elles s'acquièrent, et tout ça se fait au milieu du port. Et donc, on n'arrive pas bien à distinguer quelle est la ville et quel est le port. Si vous voulez, en un certain sens, le port se ramifie progressivement en tout plein de petits ports qui sont des canaux, qui deviennent de plus en plus étroits, et cela on peut le comparer un peu au système circulatoire. C'est-à-dire l'aorte, de l'aorte commencent les grandes artères, des grandes artères les artérioles jusqu'à arriver aux capillaires. C'est un peu le système de Venise. Alors vous pouvez vous l'imaginer comme ça, comme si vous étiez un globule rouge qui commence à circuler dans un système circulatoire.

Un système où circule le sang de Venise: l'eau, qui contrairement à ce qui se passe dans les autres villes, se trouve à l'air libre. Elle remplit à la fois la fonction vitale de transport interne des éléments d'un endroit à l'autre de la ville (mais c'est également depuis l'eau qu'arrivent les marchandises de l'extérieur), et la fonction non moins importante de système d'égouts.

[Zanetto, 224] Elle a quelque chose de spécial qui est qu'au lieu d'avoir des chemins et des routes principales pour les charrettes et les bêtes, elle a des chemins et des routes principales qui sont des cours d'eau, et ça c'était une chose de très spécial, qui était très remarqué depuis qu'elle est née. Parce que Venise était toute contente d'avoir un système de tout-à-l'égout que Paris n'avait pas et où il fallait jeter la merde par les fenêtres sur un char prévu à cet effet qui passait tous les matins, et les Vénitiens étaient très orgueilleux de cela.

Venise est constituée d'un premier réseau qui est fait d'eau, nous l'avons vu, qui accueille tout le trafic mécanique, et d'un deuxième réseau constitué de terre. Les ponts sont les éléments-clés de la connexion entre les deux réseaux qui sont, pour le reste, nettement séparés.

[Semi, 505] Quand vous arrivez dans un petit canal, dans une petite artère, soudainement, vous voyez un endroit où il y a des enfants, des femmes, des jouets, alors vous vous demandez ce que c'est ? Ça, c'est vraiment le style de vie à Venise. De l'eau, on arrive dans des espaces pavés où les gens se rencontrent et ont encore

la possibilité d'avoir des échanges entre générations, ou bien simplement de s'amuser. Ou bien des fois aussi, de faire passer des heures que l'on ne sait pas comment faire passer. Voilà. Vivre à Venise... Si vous voulez voir la ville de l'intérieur, vous devriez faire le tour de ces *campi*. Et alors vous verriez que Venise est organisée en tout plein d'alvéoles - ici la comparaison est plutôt avec les poumons qu'avec le système circulatoire - où se rencontrent vraiment une série de personnes. Et c'est là que sont échangés les éléments vitaux, l'oxygène, disons, [...] pour le poumon, qui est ensuite emporté dans le reste de la ville.

Les places, les *campi*, ces fameux espaces publics ouverts ont conservé leur rôle central dans la vie sociale du *centre historique*, Edoardo Salzano insiste là-dessus.

[Salzano, 282] À Venise, il y a encore une vie sociale très forte où il est resté une population, parce que les *campi* sont les vrais centres de la vie populaire. Tu verras des *campi* plus importants et des moins importants. Les *campi* les plus importants sont les vrais centres de quartier, ils sont restés comme tels. Si tu veux rencontrer des gens, si tu veux parler avec quelqu'un, si un enfant veut... en somme, c'est vraiment le lieu qui te démontre comment, une ville construite comme Venise, est une ville dans laquelle les différences entre classes sociales, entre âges, entre métiers, entre races, disparaissent et que tous sont des habitants. On vit ensemble dans les *campi*, on parle avec tout le monde, les enfants apprennent des grands, les grands... C'est-à-dire que c'est le témoignage plus vivant de la complexité sociale de la ville, et comment, justement, ces différents composants de la société n'ont pas été nécessairement séparés. Venise est une ville dans laquelle il n'y a pas de ségrégation.

Venise est ainsi une ville accueillante, parce qu'elle a une structure physique qui prévoit des espaces de rencontres et de partage, et qui les encourage. Ici, c'est l'urbaniste qui parle, et qui met en quelque sorte en avant la possibilité que son métier offre à l'organisation d'une qualité de vie au travers d'une gestion intelligente de l'espace public, et des ressources naturelles. La ville est très dense du point de vue urbanistique, elle l'a été du point de vue démographique en étant une des villes les plus peuplées d'Europe, et c'est également

[Casarin, 224] une ville, cette partie historique de la ville, très dense en art, de stratifications... plus que de stratifications, c'est une sorte de recomposition, une composition continuelle d'éléments qui ne sont pas tous - ce mot ne me plaît pas - autochtones, mais qui proviennent des parties les plus disparates du monde, évidemment de la Méditerranée, de l'Orient, mais aussi de l'Europe.

Le *centre historique* s'est construit en grignotant du terrain sur la lagune, en consolidant le terrain boueux ainsi obtenu avec des pieux de bois, puis en édifiant des bâtiments empreints d'influences variées, et parfois même d'éléments architecturaux qui se retrouvent dans les palais, ou de manière plus évidente, dans la basilique dédiée au patron de la ville. Et là encore, les Vénitiens ont bricolé: ils ne se sont pas contentés du saint protecteur qui leur avait été imposé par Byzance, Saint Théodore, mais ils sont allés s'en procurer un, et par n'importe lequel: saint Marc l'apôtre !

[Semi, 546] Il y a une seule place à Venise, cette grande place qui est la Place Saint-Marc, dédiée justement à celui qui est considéré le patron de la ville. Le patron de la ville fait partie des mythes de la ville. Et les villes, toutes, sont faites de mythes, et ce mythe est particulièrement important, parce que le patron a été transporté à Venise depuis l'Orient. Alors, ça a été une indication: les Vénitiens ont toujours gagné en transportant des choses depuis l'Orient. Cela les a rendu vraiment très riches mais... comment ont-ils pris les marchandises depuis l'Orient ? Voilà. Parfois ils les ont achetées et payées, souvent elles ont été volées et... Alors l'église de Saint-Marc est intéressante, parce qu'il y a sept-cents ans, les Vénitiens, durant une croisade, ont récupérés beaucoup de colonnes, de chapiteaux¹²⁸, de statues, et même les quatre chevaux de bronze de la mise à sac de Constantinople. Et donc, une fois encore, cette église est une église amenée en partie depuis l'Orient, et dans son cas, absolument chipée. Cela est une indication pour le voyageur: si c'est la première fois que vous voyez Venise, retenez, prenez en compte qu'ici, au fond, on dit que les Vénitiens sont habitués à prendre à l'extérieur et à emporter les choses. Et donc faites attention quand vous achetez quelque chose, parce que cela fait partie de la ville d'emporter les choses des autres.

Semi nous donne-là, ironiquement, une image qui n'est pas très glorieuse des commerçants vénitiens, nous aurons l'occasion d'y revenir plus loin. Mais je voulais juste faire noter ici, combien cette représentation bassement marchande du rapport au touriste, au voyageur, est la même que celle que nous trouvons dans certaines publicités de voyagistes (j'ai donné quelques exemples plus haut) qui nous vantent Venise et le fait que nous allons nous y faire arnaquer...

Parallèlement à une description physique de l'espace, à la présentation de quelques repères historiques, à un aperçu de l'organisation sociale et à l'énonciation de représentations mythiques, mes interlocuteurs se sont souvent trouvés dans une position d'auto-analyse de leur discours et des représentations symboliques dont ils font, ou dont ils imaginent qu'ils pourraient faire usage. C'est ce que nous allons voir maintenant, en nous penchant sur ce qu'ils estiment être les représentations mythiques de Venise les plus largement diffusées.

128 En architecture, un chapiteau est un élément de forme évasée qui couronne une colonne et lui transmet les charges qu'elle doit porter.

Les mythes diffus

Au moment de la mise en place de mon dispositif d'entretien, j'avais imaginé qu'il y avait de fortes chances qu'une lecture mythique de l'histoire - et par exemple, du gouvernement de la République - apparaisse au moment du récit. D'un autre côté, dans la présentation de ma recherche, j'avais prévu de pointer sur le fait que certaines représentations mythiques à la base du "projet social" des résidents vénitiens, et du "projet économique" de l'industrie touristique pouvaient être les mêmes. Je m'attendais donc aussi à ce que mes interlocuteurs se retiennent d'être prolixes en représentations mythiques dans leurs récits de Venise. C'est la raison pour laquelle, j'ai prévu d'aborder directement la question dans la suite de mon dispositif d'entretien, en leur demandant, d'une part, quels étaient, à leur avis, les représentations symboliques les plus diffuses de Venise et d'autre part, quelle étaient les leurs, plus personnelles.

Ici, j'ai regroupé quelques-unes de ces représentations mythiques, apparues à différents moments de l'entretien. Je ne vais malheureusement pas pouvoir toutes les passer en revue, je renvoie donc le lecteur intéressé à la retranscription intégrale des entretiens (en italien), à la fin de ce volume.

Au moment où j'ai posé la question concernant les représentations symboliques, les icônes de Venise, deux de mes interlocuteurs ont entamé leur réponse en donnant une précision quant à la définition des termes que j'utilisais. L'un d'entre eux est Gabriele Zanetto.

[Zanetto, 255] Ton raisonnement sur le mythe, tout à l'heure, était tout à fait juste. Moi, j'appelais le mythe - en réfléchissant sur ces choses, dans un texte - : une représentation qui échappe à la preuve empirique, et efficace. Donc, tu as une idée de Venise que tu réussis à ne pas mettre à l'épreuve. Et cela devient un mythe. La représentation, au contraire, est fonctionnelle, et coïncide avec l'expérience. Et pour Venise, la chose est très mûre, très précocement mûre, parce que la classe dirigeante vénitienne construit des mythes, c'est-à-dire des représentations qui fuient à l'empirique, pour les étrangers et pour le peuple. Et elle garde pour elle, la représentation qu'elle contrôle constamment, parce que ça, c'est l'instrument pour gouverner.

Zanetto poursuit en faisant référence au *zecchino*, la devise d'or de la République de Venise, tout en précisant qu'il existait également une autre monnaie, de cuivre celle-là, qui était sans arrêt dévaluée parce qu'elle était destinée au peuple. Alors que la monnaie d'or

[Zanetto, 268] n'a changé ni de valeur ni de poids, seule la figure a changé. Parce qu'elle servait pour les trafics internationaux, et c'est là-dessus que se fondait la richesse de la classe dirigeante. Donc le mythe a été volontairement construit pour qui il était mieux de ne pas savoir les choses, c'est-à-dire les étrangers et le peuple. Et la chose curieuse, c'est que Venise maintenant a seulement le peuple, et il pense que Venise est ce que l'ancienne classe dirigeante lui a laissé en héritage comme représentation. Et c'est vraiment pénible, c'est un spectacle théâtral.

L'autre interlocuteur à préciser le sens de mes mots, c'est Antonio Alberto Semi. J'ai déjà eu l'occasion de présenter plusieurs des représentations mythiques apparues lorsqu'il a commenté les photographies, en y adjoignant des métaphores (mais j'ai bien défini le symbole comme une *métaphore* qui s'inscrit sur un support matériel ou immatériel): l'une a porté sur le rôle de Rialto en tant que centre du commerce, et sur celui de Saint-Marc comme centre du pouvoir et sur la métaphore du pont qui liait l'économique et le politique; une autre sur la puissance économique de Venise avec le *zecchino*, sur la gondole, sur la sacralité de l'espace public vénitien, et sur d'autres choses encore. Lui aussi répond à ma question en me donnant d'abord une définition.

[Semi, 583] Mmh. Il n'est pas facile de répondre à cette question. Pourquoi ? Parce qu'une icône présuppose la possibilité d'un partage symbolique. Alors... ce que l'on peut se demander, c'est si à Venise, aujourd'hui encore, des partages symboliques existent. Il y a des symboles, ok, d'accord. Le Lion de Saint-Marc, a encore un pouvoir symbolique effectif. Mais est-ce à dire qu'à ce symbole est attribuée une valeur égale par tous ? Ça non. Je dirais que le Lion de Saint-Marc, par exemple, typiquement, a une valeur très différente pour les *Assicurazioni Generali*¹²⁹ qui ont comme symbole le Lion de Saint-Marc, ou pour qui vend des images du Lion, ou au contraire pour qui a une nostalgie pathologique de la République de Venise.

Ce n'est pas le cas d'Edoardo Salzano, qui fait néanmoins référence plusieurs fois à l'intelligence dont la République a fait preuve dans l'utilisation des ressources naturelles, pour parler de la gestion des canaux et de l'eau (je ne mentionne ici que rapidement l'exemple de la récupération de l'eau de pluie grâce aux puits présents sur les campi), de la planification de la plantation et de l'entretien des forêts pour s'assurer sa fourniture en bois, et il nous donne ici un nouvel exemple, en réitérant son appréciation positive du gouvernement de la Sérénissime.

129 Les *Assurances* Générales: le Lion ailé de Saint-Marc est leur logo.

[Salzano, 423] La République était une république très sage. Quand nous irons sur le campo Santa Margherita, rappelle-moi de te faire voir - et il n'y en a pas que là - mais il y a une plaque sur laquelle sont indiquées les dimensions minimales des poissons des différents types qui peuvent être pêchés. Pour ne pas entraver la reproduction, pour éviter que... et il y avait des peines très sévères pour ceux qui ne respectaient pas les normes. Des normes pour l'utilisation des ressources naturelles, de l'eau à la terre, des pieux en bois aux poissons et ainsi de suite... c'étaient des peines très sévères. Cela tant qu'a duré la République, jusqu'en 1797.

Un mythe du bon gouvernement que Gabriele Zanetto reprend en ces termes:

[Zanetto, 280] Une [icone, ndlr] cultivée et très diffusée est celle que nous pourrions appeler le doge, c'est-à-dire le mythe du bon gouvernement. Ça, c'est une grande icone de Venise. Totalement fondée ! D'autre part, parce que... de nouveau hypostatiquement¹³⁰, les Vénètes et les Lombards de la Lombardie vénitienne, et les Brescians bergamasques, et les Istriens survivants, se comportent comme s'ils avaient en face d'eux un bon gouvernement. Et si le gouvernant n'est pas bon, ça veut dire que c'est un imposteur [rires]. Cela veut dire qu'il n'est pas au bon poste. Donc le mythe du bon gouvernement est tellement incarné, qu'il conditionne le comportement des gouvernés, donc il existe.

Antonio Alberto Semi élargit la vision, et nous dit que l'histoire elle-même est une chose partagée, une icone de Venise, bien que cela comporte des éléments positifs et négatifs.

[Semi, 620] Mais à Venise on ne peut vivre sans histoire. Voilà, ça c'est un élément fondamental. Même qui n'est pas à Venise et ne connaît pas l'histoire de Venise vit dans l'histoire de Venise. Et petit à petit il est, disons, éduqué à reconnaître le gothique du style roman, du baroque, du renaissance, parce que, de fait, au fur et à mesure, la ville instruit qui y habite. Naturellement, ça a aussi des aspects très particuliers parce que... comment dire... le fait d'être habitué à vivre dans l'histoire et une histoire importante... Mh ! Je crois que ça pousse une bonne partie des Vénitiens à avoir un noyau mégalomane, c'est-à-dire avoir une idée de grandeur... Alors qu'on pourrait avoir un sens de culpabilité et dire: "Regarde à quoi nous avons réduit la ville maintenant, par rapport à ce qu'elle était autrefois." Au contraire, il semble que cette histoire est utilisée pour un mérite narcissiste qui, malheureusement, de ce que l'on voit de la ville, reste souvent une fin en soi. Mais de toute façon, l'histoire est sans doute un élément... comment dire... unifiant et un symbole partagé.

En utilisant le terme d'icone et de représentations dans ma question, j'ai probablement encouragé Graziano Arici, photographe, à évoquer des images. Et effectivement, les visions dont il fait la liste, nous les avons toutes en tête, que ce soit parce que nous sommes allés à Venise, ou parce que nous avons reçu, une fois, une carte postale de la ville lagunaire, ou encore parce que nous avons feuilleté un livre comportant des images du *centre historique*.

¹³⁰ La référence ici n'est pas théologique mais il s'agit d'hypostase dans le sens d'une abstraction inexactement déterminée comme une réalité.

[Arici, 242] Alors, les icônes de Venise sont: une vision de Saint-Marc depuis l'île de San Giorgio; une vision du pont de Rialto de la Riva del Carbon. Il faut faire attention ! [*sur un ton vif*] Une vision de Rialto vu de la Riva del Carbon ! Pas depuis la Riva del Vin qui est celle d'en face, non ! Vu de la Riva del Carbon. [...] L'icône est celle-là. Ensuite, une vision de la Piazzetta de Saint-Marc avec les colonnes, les deux colonnes. D'un côté, on voit un bout du palais ducal, et on voit San Giorgio sur le fond. Une vue de la Place Saint-Marc de front avec la basilique de Saint-Marc. Une vision du Grand Canal depuis le pont de l'Académie. C'est paradoxal, parce que moi, ces icônes, je les ai. Je les ai soit comme des photographies à moi, dans le sens que ce sont des photographies que je peux vendre, je les ai parce qu'elles sont faites comme ça; soit aussi parce que je les ai d'un point de vue historique: j'ai des photos du 19^{ème} siècle de ce genre.

Le paradoxe, pour Arici, c'est qu'une vision iconique classique, comme par exemple, celle du Grand Canal depuis le pont de l'Académie, perdure dans le temps (pour cette dernière, depuis un siècle et demi: l'âge du pont) et nous donne une vision d'une Venise qui ne change pas, qui est immuable, alors que si on regarde attentivement ces images, elles indiquent le changement des choses. Ainsi, aux pieds du pont de l'Académie, il y avait jusqu'en 1880 un palais gothique qui a été détruit pour faire un jardin. Et ainsi, "*en réalité toutes ces visions iconiques sont datées*" [Arici, 264]. Une remarque à retenir, d'autant plus si l'on se souvient des commentaires de Arici sur les photographies, à propos desquelles il a certes fait référence plusieurs fois à leur côté iconique, mais il a également insinué, que l'une ou l'autre pourraient être des prises de vue datant des années 1960-70. Faut-il pour autant tirer une conclusion de cette apparente contradiction ? Probablement aucune autre que celle de l'évocation d'une sensation de vie sociale qui appartient dans son souvenir plutôt à ces années-là qu'à aujourd'hui. S'il avait eu le temps de mieux les observer, il y aurait certainement vu des indices clairs permettant de les dater précisément.

[Arici, 274] En réalité, toutes ces photos sont des icônes, c'est-à-dire qu'elles sont des images fixes, mais à une lecture attentive elles font lire le parcours, à savoir le parcours historique.

Michele Casarin, lui aussi, a donné une liste des représentations symboliques les plus largement utilisées qui lui sont venues à l'esprit.

[Casarin, 423] Une image très diffusée, pour moi, est celle de non-ville. C'est-à-dire d'une ville qui n'existe plus. Qui est une ville du passé. Une ville qui ne vit pas. Une ville qui se vit comme un musée, donc une ville-musée. Un autre élément fort est celui, justement, de la ville sans les voitures, parce qu'elle découle d'une perception justifiée et partielle de la ville. Et un autre élément très diffusé est Venise, ville romantique. C'est la Venise pour passer un week-end tout-à-fait romantique. Et... [*silence*] une ville qui se noie, donc liée à ce rapport dramatique avec l'eau. Ça aussi. [*silence*] Puis, si je dois penser à des aspects... oui, à des associations: à quoi on pense quand on pense à Venise ? Selon moi on pense aux gondoles avant tout, mais ça me semble absolument une [*chose, ndlr*] très

banale... et aux masques. Et donc à la Venise du 18^{ème} siècle, et ce n'est pas un hasard. Le romantisme aussi n'est pas un hasard, toutes ces choses sont liées. Les gondoles aussi ce n'est pas un hasard, surtout les gondoles noires, donc liées à l'image de fin de la République de Venise, donc à la décadence du 18^{ème}, et puis ensuite à la vision romantique, du 19^{ème} siècle, de la ville. À une lecture qui est restée celle-ci.

Il est intéressant de noter, chez Casarin, une évidence qui revient tout le long de son entretien, un élément sur lequel il insiste beaucoup: Venise, à ses yeux, n'est pas constituée uniquement du *centre historique*. Celui-ci, au contraire, n'est qu'une petite partie d'une réalité urbaine beaucoup plus grande et surtout très complexe qui s'étend des cordons du littoral jusqu'à une large partie de la terre ferme, et qui englobe tout l'archipel des îles de la lagune. Une vision qui est à l'antithèse du sens commun que le nom de Venise évoque.

[Casarin, 249] Aujourd'hui, quoi qu'il en soit, la perception au nom Venise, la réaction perceptive à ce nom est naturellement complètement centrée sur la ville historique.

Je souligne ce fort positionnement chez Casarin (qui se retrouve également chez Zanetto) parce qu'il éclaire différemment les quelques représentations symboliques "diffuses" qu'il a relevées. Nous pouvons ainsi remarquer que sa liste est nettement séparée en deux types d'icônes: les premières sont très "modernes" et Casarin lui-même nous dit qu'elles découlent de la perception étroite que nous avons généralement de Venise; alors que les deuxièmes se rattachent à une vision mythique entièrement centrée sur le *centre historique*, et sur une période très précise de l'histoire, ce sont elles qui alimentent l'étroitesse de notre perception de la ville actuelle.

Edoardo Salzano pointe également sur la méconnaissance de Venise, ou plutôt sur ce qui est responsable de notre ignorance de la ville insulaire. Pour lui, les symboles les plus diffusés sont, dans l'ordre:

[Salzano, 509] le chapeau du gondolier, la Place Saint-Marc, la gondole - la gondole vient avant la Place Saint-Marc- et le pont de Rialto. Ce sont des icônes, absolument des icônes. Cela signifie que la connaissance que le monde a de Venise est une connaissance profondément déformée.

- *Mais d'où vient cette connaissance ?*

C'est de la "marchandisation" de Venise. Absolument. Le fait que Venise a été sucée, transformée par les sucs gastriques de cette bête qu'est l'industrie, et chiée comme tous les autres cacas. [Rires.] C'est un processus digestif complet. C'est terrible, terrible.

Le moins que l'on puisse dire, c'est que Salzano n'a pas une opinion très positive de l'industrie touristique, qui est pourtant aujourd'hui la seule industrie encore installée dans le *centre historique*, comme nous avons pu nous en rendre compte dans le portrait de la production de la ville (proposé dans la deuxième partie de cette recherche). De plus

en plus, il semble que les résidents de Venise cherchent à éloigner de leur bagage symbolique les représentations mythiques qu'ils sentent s'être fait confisquées par l'industrie touristique.

[Semi, 607] Autrefois, il y avait aussi des symboles qui étaient communs tant aux touristes qu'aux Vénitiens. Par exemple, la gondole, typiquement, était un symbole ordinaire, disons, c'était un synode¹³¹, une métonymie¹³² qui représentait Venise. Aujourd'hui, je dirais que pour les Vénitiens, la gondole est le symbole d'un certain tourisme dégradé. Et donc, elle n'a plus de valeur symbolique partagée. Si je vais dans un magasin de Paris et je vois une gondole, j'ai des frissons d'horreur, et à la fin je m'éloigne, voilà. C'est différent si je vois au Louvre le Véronèse qui a été volé par les Français, je le vois volontiers comme quelque chose, disons, qui me représente bien. [...] Alors qu'autrefois [*la gondole, ndlr*] était un symbole positif, maintenant elle est conflictualisée, disons. C'est certainement un signe de reconnaissance, n'est-ce pas ? Tous la connaissent.

D'autres représentations symboliques subissent ou risquent de subir le même sort que celui de la gondole. C'est probablement le cas de certaines périodes historiques qui sont volontiers décriées comme étant les artefacts d'une lecture seulement partielle du passé de la ville, comme je l'ai évoqué plus haut avec Michele Casarin, qui n'est pas le seul de mes interlocuteurs à avoir soulevé cet aspect. Graziano Arici aussi l'a fait.

[Arici, 218] Ce que nous voyons comme un fait donné, celle que nous voyons maintenant, que nous lisons comme Venise - et qui, fondamentalement, du point de vue iconique, est celle qui depuis le 18^{ème} siècle a toujours été vendue -, n'est rien d'autre qu'un symbole abstrait d'un projet ludique qui tire ses origines du 18^{ème} siècle. C'est sûr que cela a comporté la poursuite de ce projet, et surtout le manque de culture et de dessein a fait en sorte que ce processus soit autodestructif dans le rapport à la ville elle-même. Et donc, il a amené, fondamentalement, à une désertification culturelle de Venise. Mais il n'a pas amené seulement à la désertification culturelle de Venise, il l'a fait pour beaucoup d'autres villes, pour beaucoup d'autres centres historiques.

Des centres historiques qui sont devenus, finalement, des disneylands culturels, des lieux de divertissement de masse. Et qui ont perdu "*le sens. Il y a une chose qui est toute unie, ramifiée, qui a mille visages, mille expressions, qui signifie tant de choses, ahh !*" [Salzano, 519]. Venise a ainsi été vidée de son sens par la marchandisation de la ville, "*c'est l'étiquette d'une marque qui la vide*" [Salzano, 524]. Un processus qui est allé tellement loin, qu'aujourd'hui Venise a même son propre logo, pour mieux se "vendre".

131 Un synode est une réunion, une assemblée délibérative. L'objectif est toujours, au-delà des circonstances précises de la réunion, de conforter et d'harmoniser la foi d'une Église particulière.

132 Une métonymie est une figure de rhétorique par laquelle un concept est dénommé à partir d'un mot désignant un autre concept. Il existe donc une relation obligée comme, par exemple, la cause pour l'effet, la partie pour le tout, ou le contenant pour le contenu.

Le moment présent

Jusqu'ici, nous avons passé en revue de quelle manière mes interlocuteurs imaginent décrire Venise à un hypothétique étranger qui n'en aurait jamais entendu parler, puis, nous avons pointé quelques-unes des représentations mythiques qui sont, à leurs yeux, les plus diffuses. Nous avons vu que certaines de celles-ci sont désormais reniées par les Vénitiens, qui les ressentent comme ne leur appartenant plus, comme des icônes ou des symboles que l'industrie du tourisme s'est appropriée. Et nous avons pu constater avec quelle hargne mes interlocuteurs parlent des effets de cette dernière sur le *centre historique*. Mais nous n'avons pas encore d'idée claire sur comment ils voient la Venise actuelle. Commençons avec Michele Casarin, qui décrit une réalité territoriale qui va bien au-delà de la ville lagunaire.

[Casarin, 299] Une ville faite d'ajouts successifs au 18^{ème} et au 19^{ème} siècle, une ville, aussi celle historique, qui ne s'est pas arrêtée dans ses transformations avec la chute de 1797, comme on le dit, mais avec des transformations du 18^{ème} et du 19^{ème} également dans sa partie ancienne, et finalement avec l'ajout très important de la terre ferme, qui s'est constitué en partie dans le milieu du 20^{ème} siècle, c'est-à-dire entre les années 1920, et disons jusqu'aux années 1960. Une ville qui a continué à croître sur la terre ferme, qui est actuellement la partie - nous pouvons l'appeler la Nouvelle Venise, même si c'est un peu ambitieux - disons que c'est la ville moderne, la plus grande partie de la ville. Une très grande zone industrielle, une des plus grandes d'Europe, une grande partie résidentielle; une aire qui s'insère dans un contexte métropolitain de moyenne dimension pour l'Italie, et pour l'Europe. Pour la situer démographiquement, j'ajoute que c'est... je ne parle jamais des 60 milles du *centre historique* parce que c'est une aire métropolitaine qui a plus ou moins quelque chose comme plus d'un demi-million d'habitants. Une ville qui vit beaucoup de ses structures logistiques, donc un grand aéroport, un grand port, un grand réseau ferroviaire et autoroutier, et puis des activités économiques variées qui vont de la grande industrie touristique à la chimie, aux chantiers navals, etc. Et puis naturellement, un centre de pouvoir administratif, un centre culturel: une structure naturellement forte. Ça, territorialement, c'est un banal profil socio-économique.

Gabriele Zanetto complète ce profil en y apportant quelques éléments sur les styles architecturaux du *centre historique*, mais aussi sur sa population.

[Zanetto, 230] C'est une ville qui te suggère cette dimension d'être volontiers avec les autres, aussi parce que ici des gens extraordinairement différents ont été ensemble, comme on le voit, parce qu'il y a le gothique - qui naît d'un style qui était imité de celui oriental, que nous appelons le moresque -, en pratique il n'y a jamais eu

de style roman, c'est une ville peu européenne en ce sens, qui ressemble plus à une ville méditerranéenne, riche et classique. Une ville qui a maintenant un peu oublié son eau, et qui, comme toutes les villes historiques, s'est un peu simplifiée, qui coûte très cher. [...] Une ville où il est compliqué d'être vieux, parce qu'il y a tout plein d'escaliers et il n'y a pas d'ascenseurs. C'est une ville où les transports coûtent cher, qui est devenue une ville pour une classe... qui peut se le permettre, inondée de beaucoup de visiteurs, et qu'il ne faut jamais chercher à comprendre pour elle-même, parce que c'est un bout d'une ville beaucoup plus grande, et compliquée comme tout ce que, en italien, nous appelons des centres historiques.

Nous avons là une première intuition de l'homogénéité sociale du *centre historique*: la population est toujours plus constituée de gens qui font partie d'une classe sociale qui a les moyens de s'offrir le luxe d'habiter dans une ville où tout coûte très cher. La ville lagunaire a

[Arici, 400] une structure sociale tout-à-fait désagrégée. Elle est absolument désagrégée parce qu'en réalité, les personnes qui ont une activité économique liée à Venise, à 90 % habitent ailleurs. Pourquoi ? Parce que Venise est inconfortable. Parce que Mogliano est plus confortable, là, on peut avoir une villa, une piscine, la voiture, etc. Donc, qui gère Venise, en réalité, ce sont des personnes qui gravitent ailleurs. Qui reste à Venise sont des personnes âgées qui ont un rapport absolument exécrable par rapport à l'état des choses. Y habitent des opérateurs économiques, des opérateurs de niveau variable, des professionnels, mais avec un semblant de bourgeoisie urbaine. Parce que maintenant, la bourgeoisie urbaine n'existe plus ici à Venise, et alors, en effet, elle n'a même plus d'expression publique, politique. Il y a évidemment beaucoup d'étudiants, mais ils sont complètement détachés et séparés du contexte urbain. [...]

Ce n'est pas vrai que cela rajeunit Venise, parce qu'il faut aussi dire ceci [...]: en vérité, ces milliers de jeunes n'ont aucun rapport avec la ville ! Ils vivent dans une dimension de campus. [...] Ils n'interagissent pas avec la ville.

Le *centre historique*, aux dires de mes interlocuteurs, est ainsi habité de personnes qui ont une relation très distendue avec lui, quand ils ont une relation... Quant à la mixité sociale, elle semble elle aussi appartenir désormais au mythe. Ce n'est pas seulement moi qui l'affirme, mais également Antonio Alberto Semi, qui précise:

[Semi, 757] La structure sociale d'autrefois était très composite et il y avait tous les types de catégories. Actuellement, c'est pensable que survivent à Venise uniquement les sous-prolétaires et les très riches. Mh. Les très riches parce qu'ils peuvent se permettre de vivre dans un palais et d'acheter des marchandises à un prix très élevé. Et les sous-prolétaires parce que, justement, ce sont des sous-prolétaires d'un certain type ! Des sous-prolétaires riches, c'est-à-dire des personnes tout-à-fait incultes, barbares, pirates, pilleurs de touristes, mais qui peuvent se permettre de gagner une quantité énorme d'argent au travers du *pillage*¹³³ du touriste, voilà. Souvent, si on les voit, ce sont des troglodytes.

Là encore, nous pouvons constater que l'impression laissées par les acteurs économiques vénitiens liés au tourisme est pour le moins mauvaise. Les raisons en sont diverses, la hausse des prix liés à la fréquentation touristique, qui touche l'immobilier

133 En français, ndlr.

comme j'en ai brièvement parlé dans le portrait de Venise, les biens de consommation courante de plus en plus difficile à trouver, et peut-être avant tout l'espace urbain qui est surchargé tout au long de l'année. Cela a eu des répercussions très lourdes sur la composition de la structure sociale du *centre historique*, tellement pesantes que Michele Casarin va jusqu'à parler de putréfaction de la ville ancienne.

[Casarin, 383] C'est une sensation qui est très forte, et qui dérive peut-être aussi d'une mauvaise administration générale de la ville, de la manutention, oui, des soins, du décor, etc., et d'autre part, aussi de la très forte réduction de la vie sociale dont je parlais avant. Elle dérive aussi de la simplification de la structure sociale de la ville. Désormais, dans cette partie de la ville, vivent seulement quelques catégories économiques, et j'ajouterais culturelles, c'est-à-dire une minorité d'intellectuels mais qui sont absolument insignifiants du point de vue numérique et du poids politique. Et il y a une prédominance, justement, de catégories économiques, en somme, de parties sociales liées à des activités économiques déterminées et liées au tourisme, qui aiment le gain facile, dépourvues de légalité, dépourvues du sens de l'État, et je me réfère par exemple, à des aspects fiscaux, dépourvues de sens civique, tout-à-fait. Culture... un sens de... je ne sais pas comment on peut dire... quoi qu'il en soit, peu équipés culturellement, qui donnent peu de poids à la formation culturelle, donc, Voilà. Une simplification sociale, en ce sens, dramatique pour la ville. Tout cela me fait penser, me transmet une sensation très forte de décomposition, c'est-à-dire de vivre dans une sorte de cadavre en putréfaction, avec ces vers qui se départagent les bouts de viande. [*Rires.*]

Une image que Casarin reconnaît lui-même comme étant extrêmement forte, mais elle est, selon lui, la mieux appropriée pour décrire la phase actuelle de la vie sociale du *centre historique*. Il n'y a guère que l'optimisme de Edoardo Salzano qui sauve un peu les choses. Lui pense qu'il n'y a pas grande différence entre la vie sociale actuelle de Venise et celle d'autrefois. La différence réside dans la raison pour laquelle on se rend sur le campo. Autrefois, c'était pour aller y chercher de l'eau, alors qu'aujourd'hui on s'y rencontre pour aller boire un café, pour acheter le journal ou pour aller chez le poissonnier et le maraîcher. Mais finalement qui rencontre-t-on sur le campo ?

[Salzano, 469] Maintenant, le nombre de gens qui habite ici se réduit beaucoup, tu trouves... peut-être plus le maçon, mais le menuisier, le serrurier, et le professeur universitaire, et le commerçant, et l'étudiant. Tu trouves encore une composition... aussi parce que ceux qui... les classes sociales les plus basses n'habitent pas Venise. [...] Et les classes sociales les plus riches ne fréquentent pas les campi. Ils arrivent, ils débarquent, ils mettent le cap sur leur palais, ils restent dedans... et puis ils repartent. Mais la vie sociale existe encore. Dans la mesure où il y a encore de la vie sociale, c'est encore une vie sociale mixte.

Autant dire que la mixité dont parle Salzano semble bien maigre, et qu'elle risque de l'être plus encore avec l'augmentation continue du nombre des visiteurs du *centre historique*. Mais lui-même dit de la société vénitienne qu'elle s'est "*lourdement transformée*. *Aujourd'hui, les habitants de Venise sont un pourcentage très modeste, alors*

que les étrangers, les touristes sont très nombreux" [Salzano, 303], et c'est un grave problème pour le *centre historique*.

[Casarin, 263] Parce que la ville historique est très fragile. Elle l'est pour des questions de dimensions, elle l'est pour des dimensions physiques, elle l'est pour des dimensions démographiques, elle l'est pour des équilibres sur lesquelles elle tient debout, sur les équilibres sociaux sur lesquelles elle repose. De cela, on parle très peu, alors qu'on parle presque exclusivement de pierres, d'espaces, de traditions. Mais on parle très peu de personnes.

Et c'est vrai, l'exode de la population est présenté comme un des problèmes majeurs de la ville, et pas seulement par les intellectuels qui se sont penchés sur sa situation démographique, mais également par les autorités communales vénitienes. Elles reconnaissent la fragilité sociale du *centre historique*, et les risques que lui fait courir une fréquentation touristique parfois sauvage. Elles vont jusqu'à faire de grandes déclarations d'intention sur les limitations qu'elles souhaitent faire appliquer. Mais dans les faits, concrètement, pas grand chose ne se passe, et les visiteurs foisonnent, avec une proportion de plus en plus grande d'excursionnistes qui se rendent à Venise en masse, pour un circuit de quelques heures seulement.

[Salzano, 331] Pourquoi est-ce que les touristes sont dangereux pour Venise ? [...] Ils sont dangereux, selon moi, pour deux raisons. La première, c'est que Venise est une ville mesurée. Les dimensions des objets à Venise sont des dimensions - excepté seules quelques exceptions, excepté la Place Saint-Marc, naturellement - sont des espaces mesurés pour la personne. Pas mesurés pour la foule, pas mesurés pour la masse. Venise est une ville de personnes, ce n'est pas une ville de grandes quantités. Un tourisme de masse est incompatible avec Venise et, de fait, il la détruit. Il la détruit comme impact visuel, mais il la détruit aussi par les effets économiques qu'il provoque. Une ville... les campi - que je te conseille d'observer, de vivre plus que d'observer, avec grande attention et de la patience -, ils sont le témoignage que la beauté d'une ville ne se trouve pas seulement dans ses formes, dans ses pierres, mais c'est aussi dans le rapport qui s'établit entre les pierres et les personnes qui y habitent, qui y vivent. Le tourisme, s'il dépasse un pourcentage modeste, par rapport aux habitants, détruit tout cela. C'est-à-dire que même une ville dans laquelle les pierres resteraient complètement conservées, mais envahie par une foule de personnes qui sont occasionnellement dans cette ville, qui y sont seulement à ce moment-là, qui n'établissent pas de relations, qui ne connaissent personne pour... c'est une ville qui perd déjà la moitié de sa physionomie. Mais la présence des touristes a aussi des effets beaucoup plus pesants que celui-là, parce qu'il a une incidence structurelle sur la ville.

La réalité, pourtant, est celle-ci: la ville lagunaire est dédiée à l'industrie du tourisme, c'est un apport économique indispensable à l'ensemble de la Commune, et plus largement à la région. Et cet état de fait ne semble pas préoccuper les autorités autant qu'il inquiète mes interlocuteurs. Il faut dire que, malgré ce que laisse penser l'imagerie de ceux qui y habitent, le *centre historique* n'est même plus le centre de la *Grande Venise*

(comme se plaisaient à la nommer les entrepreneurs-politiciens de la période fasciste): elle a été contrainte de suivre un mouvement généralisé, parce que,

[Zanetto, 245] si une ville n'accepte pas d'être reconstruite, comme Paris ou Londres, et cela est vrai un peu partout, le vrai centre, on le fait tout-à-fait ailleurs et le centre historique devient quelque chose d'autre.

La fonction touristique du *centre historique*

La ville que nous voyons aujourd'hui, cette agglomération vénitienne, découle du projet moderniste qui a mûri vers la fin du 19^{ème} et au début du 20^{ème}. Celui-ci a assigné différentes fonctions aux diverses parties du territoire: Marghera a été créée de toutes pièces pour en faire une zone industrielle, Mestre est une grande zone destinée à la résidence, et la partie lagunaire - le *centre historique* et le Lido - est consacrée au tourisme d'élite. Ce modèle d'organisation territorial se tient jusqu'à la fin des années 1960, quand le tourisme de masse commence véritablement à exploser, et qu'il se transforme progressivement en une industrie à part entière. Celle-ci s'affirme au moment où la crise qui touche les établissements de Marghera prend de l'ampleur.

[Casarin, 307] Venise, naturellement, dans cette situation aussi, fait un choix qui, à mon avis, dans ce cas, n'a jamais été déclaré, c'est-à-dire un nouveau projet qui n'a pas été explicité (si ce n'est ces dernières années, et qui le sera de manière toujours plus claire dans ces prochaines années, quand l'affectation des diverses zones sera claire et indéniable). [...] Reste, de fait, que c'est une ville toujours tripartite ou bipartite, mais avec un renforcement de la fonction résidentielle dans la zone de la terre ferme, toujours moins populaire - et toujours plus, je ne dirais pas élitaire, mais bourgeoise -, et où croissent des activités de divers types, plus contemporaines, très liées aux services. La reconversion de Marghera commence, on y pense toujours moins en termes d'activités industrielles de type moderne, du 20^{ème} siècle, et donc, même s'il demeure une forte présence chimique et que Marghera reste un problème de type environnemental énorme à résoudre, [aujourd'hui, on pense en] termes de reconversion, de bonification et d'établissement d'activités différentes de celle de l'industrie lourde qui est déplacée dans la ville historique. Et, de fait, la grande zone industrielle de la ville des années 2000, si l'on veut, qui prend cette forme dans les années 1990 et qui s'affirme ces dernières années et qui s'affirmera toujours plus, la zone industrielle devient Venise, ville historique.

Nous avons une inversion totale de la représentation mythique de Venise. Il y a donc une représentation symbolique harmonieuse et éclatante de la ville lagunaire qui se rapporte exclusivement à une lecture historique chez mes interlocuteurs, et une représentation

de la Venise vécue qui est quasiment un renversement négatif de la vision glorieuse du passé. Mes intervenants ne sont pas à l'abri des stéréotypes, même si, en tant qu'intellectuels critiques, ils ont cette capacité de les détecter et de les analyser.

Ainsi, Gabriele Zanetto, bien que fasciné par la ville et la continuité de vie qui s'y lit, affirme:

[Zanetto, 423] Venise a besoin de ne pas avoir un rôle banal. Parce que la banalité détruit Venise, et le contraire est vrai aussi, que Venise détruit la banalité. Si quelqu'un vient ici banal, même lui se rend compte d'être ridicule. Quand viennent les familles padanes en vêtements de loisirs... papounet, mamounette, fiston... peut-être qu'eux aussi se rendent compte qu'ils font un peu rire. Parce qu'ici, n'est-ce pas... comme peu d'autres endroits au monde, j'ai ressenti cela: à Venise tu veux devenir Vénitien, tu veux te déplacer comme qui a pensé la ville, tu veux être comme eux.

Malgré cela, il déclare néanmoins ostensiblement son détachement face à la représentation mythique de Rialto quand il n'exprime aucun regret sur ce qu'est devenu le marché.

[Zanetto, 182] Je n'ai aucun regret pour quand on y achetait le jambon, le fromage, et les oranges, ici, au lieu des masques. Je sais qu'avant, s'y négociaient des lettres de change émises en Hollande, alors le fromage ce n'était pas une apothéose... [Rires]

Nous sommes donc, avec la production discursive de mes interlocuteurs, dans un incessant aller-retour de mise en avant de représentations mythiques de la ville, qui sont immédiatement relativisées par l'évocation d'aspects négatifs de la réalité contemporaine. Et ceux-ci sont souvent, si ce n'est pas exclusivement, liés à la fréquentation touristique du *centre historique*.

[Zanetto, 439] Ça, c'est un point-clé que les Vénitiens n'ont jamais compris, et que les voisins des Vénitiens n'ont jamais compris: que le génie de Venise, pour le dire comme les latins, a inventé beaucoup de choses différentes, et il s'est aussi un peu déplacé... parce que de Saint-Marc il est allé à Rialto, de Rialto il est allé au Lido, de là il est allé dans la campagne, avec les villas, de là il est allé sur la route, sur la route de Constantinople. Tu sais qu'au Conseil il s'est discuté si déplacer la République à Constantinople en 1204 ? Parce que la République était une chose indépendante des lieux. C'est moderne de dire que la France est celle-ci, et les Français sont ceux qui sont dedans. Et ce n'est pas le sens des Allemands qui ont le *Volk*, et puis le *Land* qui est là où le *Volk* mange. C'est une autre chose. C'est la *comunitas* qui fait des lieux ce qu'elle veut elle. [Rires.] Et donc le génie de Venise, c'est aussi celui qui a fait Marghera [...], il s'est enraciné aussi là. Et comment ! Glorieusement ! Il a fait un paquet de choses auxquelles il faut bien remédier, mais... Et ce qu'il faut éviter, c'est de penser que ces alentours sont des bouts isolés, et cela va de nouveau ensemble avec la tortuosité de la petite-bourgeoisie, et avec la société de consommation touristique. Nous ne devons pas laisser Venise à cet usage. Mais moi, j'ai toujours dit: seul l'usage qui paye plus sera l'antagonisme du tourisme, pas les règlements, de ne pas faire de bruit, qui ne servent à rien.

Parce que j'y suis MOI, il n'y a pas le touriste !

Disons alors que le rapport de force entre habitants et touristes semble pour le moment nettement à l'avantage des seconds, au point que Antonio Alberto Semi voit dans le cimetière San Michele le futur probable de Venise.

[Semi, 568] Parce que si vous allez voir les marchés ou les ruelles actuelles, vous les voyez absolument pleines de touristes, de beaucoup de touristes qui, au fur et à mesure, tout à la hâte de s'attrouper à l'intérieur, ont poussé, un peu comme si on faisait passer un cure-pipe dans la pipe, ça chasse toutes les saletés... Les saletés ce sont les Vénitiens qui vont finir, justement, à San Michele. Et ce qui reste ce sont ces ruelles pleines de touristes.

Une vision presque optimiste, en la comparant à la position de Graziano Arici:

[Arici, 434] Je prends acte de la réalité, et j'en suis pleinement conscient. Je ne crois pas qu'aucune force politique... Probablement, il y a encore quelques années... j'ai fait un travail, des photos sur Venise et le sens du travail était que Venise était en train de mourir. Non pas dans le sens romantique du terme, mais dans le sens de structure urbaine. Donc avec ses rapports internes, humains. Maintenant, cette ville, ce n'est pas qu'elle est en train de mourir... elle EST morte et elle pue !

- *Déjà ?*

Oui ! Elle est morte et elle pue.

Et l'on retrouve une vision mythique de la non-ville, la ville morte, abandonnée au tourisme de masse, et on ne peut que prendre acte de

[Casarin, 342] la «disneyfication» évidente de cette partie de la ville, qui est désormais feinte, et qui montre toute l'artificialité de la propre vie quotidienne. Une vie quotidienne, pardonne-moi l'expression, maintenue en vie presque pour montrer aux autres qu'elle existe.

Et alors, on pourrait l'imaginer

[Semi, 695] progressivement affectée à certains usages. Voilà. Moi, je me l'imagine vivante de jour et fermée la nuit. Vivante de jour, c'est-à-dire avec beaucoup d'étudiants et beaucoup de touristes, avec tout ouvert. Et le soir, vidée, tant des touristes que des étudiants et patrouillée par la police. Dans le sens que cette ville en réalité est vécue sur la manutention quotidienne que faisait la population, et sur le contrôle que faisait la population de cette ville. Une fois qu'elle n'est plus une ville avec une population, mais un quartier où se déroulent certaines activités, et qu'elle n'est pas un quartier résidentiel, le soir, n'importe qui pourrait se prendre une oeuvre d'art, et l'emmener à la maison. Alors, comme je me l'imagine moi, je l'imagine une ville qui, le soir, sera patrouillée par la police. Mh ! [*Rires.*]

- *Comme un musée.*

Eh ! oui. Comme un musée... comme un musée-marché, c'est ça.

Il suffirait de pas grand chose pour que le *centre historique* soit effectivement converti en musée. Mais il n'est pas sûr que cette transformation soit du goût de ses clients.

[Zanetto, 888] Je ne crois pas que ce soit la demande touristique prédominante. La demande touristique prédominante a besoin d'un symbole fort, très clair, parce que l'acte touristique est l'acquisition d'une chose que l'on connaît déjà. Et la preuve, c'est ta femme en short sur le chameau avec les pyramides sur le fond, sinon...

- "Tu as été là ? Mais où sont les preuves ? Montre-moi la photo."

Et tout ce qui s'ensuit. [Rires.] Et ce sont ceux-là qui te demandent où est Saint-Marc. Et merde ! *Pour savoir arriver à Saint-Marc, remue-toi, regarde ! T'es où ? Tu ne comprends vraiment rien ! Pose-toi une question !*¹³⁴ Je les vois ceux qui sont en tour accompagné. Eh ! mais... c'est possible qu'il te vienne UNE curiosité ! à me demander !

Et c'est bien de cela dont il s'agit, finalement. Du type de visiteur que l'industrie du tourisme attire à Venise.

[Salzano, 323] Le tourisme que nous connaissons est un tourisme industriel. Ce n'est pas un tourisme qui s'intéresse aux caractéristiques spécifiques des lieux qu'il fréquente. Ce qui l'intéresse, c'est de trouver partout le petit pain, la bouteille de coca, la carte postale à envoyer, le souvenir à emporter avec. Et peu importe si le souvenir qu'il trouve à Venise est le même que celui qu'il trouve à Saint-Marin ou je ne sais où. Il est acheté à Venise, il y a écrit Venise, voilà. Donc, ce type de tourisme, d'un côté, détruit le touriste parce qu'il le rend plus stupide, il le rend un fréquenteur stupide d'un milieu plein de richesses qu'il n'arrive pas à voir. Mais d'autre part, il tue la ville.

Alors la question qui se pose est: comment faire pour que la ville ne meure pas sous les assauts de l'industrie touristique et de ses acteurs vénitiens ? Et que s'inverse cette tendance à l'homogénéisation du *centre historique* ? Edoardo Salzano pense que cela passe par l'éducation et donc, qu'il faudrait

[Salzano, 348] aider les personnes du monde entier à comprendre comment est faite une ville qui fonctionne, comment est faite une ville amie des femmes, des hommes, et des enfants, et comment on peut la recréer ailleurs. Non pas, naturellement en copiant les formes, les architectures, mais en comprenant la substance d'un rapport fructueux avec l'environnement, avec la nature, avec ce qu'il y a, et une attention à une meilleure utilisation dans l'intention d'une meilleure qualité de vie.

Éduquer les visiteurs, un avis partagé par Antonio Alberto Semi, qui imagine des itinéraires pour faire réfléchir.

[Semi, 734] Mais moi, je ferais des parcours... Cela me plairait que soient organisés des parcours d'idées. C'est-à-dire qu'au lieu de faire voir l'oeuvre d'art particulière, faire voir comment une idée qui peut être l'idée de république, par exemple, ou l'idée de ce que c'est que la constance... ce que c'est que la vertu, comment elles ont évolué petit à petit au cours de l'histoire. Je crois que ce serait une chose qui pourrait faire réfléchir, également les habitants en général, disons. Et je leur ferais voir qu'au fond, les monuments sont beaucoup plus vivants de ce qu'ils ne semblent. Voilà. Qu'ils transmettent des choses.

Alors, à la question "quel type de tourisme pour Venise ?" Semi répond:

[Semi, 740] Ce qui me plairait, c'est un tourisme qui permette de transformer le groupe des touristes en un ensemble d'individus. C'est-à-dire que ça leur plaise de penser. Mmh... Je sais que ce n'est pas facile, mais je crois que si ça fonctionne, je ne sais pas, pour le 5 % des touristes qui arrivent, déjà ça vaut la peine, n'est-ce pas ? Parce qu'au fond, si une ville, ou même un quartier, disons, sert à faire penser, elle a vraiment une fonction importante. [...] Les faire étudier un peu précisément

134 En dialecte vénitien, ndlr.

ces histoires, les parcours des concepts, l'évolution des idées, ces choses-là. Parce que sinon, oui ! ça va finir que nous ne serons plus capable de lire les symboles.

À la même question, Gabriele Zanetto réplique en s'adressant aux Vénitiens:

[Zanetto, 513] Ah ! Le tourisme que nous permettons ! Il n'y a pas d'autre moyen. On peut souhaiter un beau tourisme, celui du Grand Tour, celui des familles anglaises qui, très silencieuses, habillées comme si elles étaient au Soudan, en savent plus que toi sur le retable du Titien, de Véronèse, ou de Palma le Jeune¹³⁵, ça va très bien. Ceux qui logent dans une chambre avec vue, le long du rio, à l'infini. Ça, ça plairait à tous, à part à ceux qui gagnent avec les autres. Alors, il faudrait que Venise ne soit pas toujours si bondée, et qu'on y ajoute aussi les touristes en demandant la permission, c'est-à-dire en payant ce qu'il faut. De nouveau, la vraie variable indépendante doit être la ville. Si la variable indépendante devient le tourisme, il n'y a plus de ville ! Elle n'existe plus ! Mais pour le moment, ça va.

Et pour encourager un type de tourisme proche des aristocrates anglais du Grand Tour, un tourisme culturel qui va religieusement se recueillir devant les oeuvres d'art, il faudrait faire payer un billet qui y donne accès, comme au musée. Mais pour ce faire, cela nécessite de

[Arici, 367] bloquer le tourisme à un *numerus clausus* de 6 millions de visiteurs à l'année, ce qui est exactement le 50 % des visiteurs actuels.

- *Comment tu fais pour les bloquer ?*

Avec n'importe quel moyen. Avec le fait que les terminaux ne soient plus Piazzale Roma et la gare, mais que cela deviennent les fameux terminaux d'échange que sont Fusina... qui sont des choses dont on parle depuis cent ans. Toi, de là, tu pars seulement avec un billet qui t'es vendu ! Qui est vendu jusqu'à un nombre contingenté. [...] Voilà, ça devrait être comme ça. C'est sûr ! Il y a des retombées sur le tourisme. Tant pis ! Dommage ! En somme, Venise est une ville qui ne permet pas son utilisation au-delà de certaines limites.

Gabriele Zanetto partage cette idée de faire payer l'entrée de Venise, ou plutôt de Saint-Marc, de toute la zone qui attire la grande majorité des touristes.

[Zanetto, 900] Ils veulent aller à Saint-Marc, alors moi, tchac ! Tu sais ce que je ferais ? Je l'ai proposé autrefois. Je fais une large ceinture autour de Saint-Marc, parce qu'avec une seule porte tout est envahi, et on entre en payant. Tu veux aller là ? Cent Euros ! C'est autre chose que les autocars¹³⁶. Cent Euros ! Eh ! mais les résidents ? Aux résidents, tu donnes une carte pour pouvoir entrer. Plup ! Tu mets des gardiens, et là-dedans il y a ceux qui utilisent cette zone, et ceux qui ont payé pour y aller. De toute manière, nous leur faisons faire la queue pour la Palais Ducal, pour Saint-Marc, pour les choses... Nous organisons une vingtaine d'accès, et là dedans, on paye. On séquestre les appareils photos, s'ils veulent faire une photographie, ils la font avec des photographes qui sont là, qui la leur font, et ils payent ! Cent Euros ! De nouveau. *Et je veux voir !*¹³⁷ C'est que là, nous allons

135 En italien, Palma il Giovane, de son vrai nom Jacopo di Antonio Negretti (Venise 1544 - 1626) est un peintre de la renaissance italienne.

136 Zanetto fait référence aux taxes imposées aux autocars qui veulent se rendre au Piazzale Roma pour y déposer les touristes.

137 En dialecte vénitien, ndlr.

à l'encontre de tous petits intérêts milliardaires, mais... les trente-cinq titulaires de licences d'étalages.

Cent Euros. Zanetto n'y va pas de main morte ! Et alors se pose le problème de l'accès à l'art. Non pas dans le sens que nous évoquions plus haut, en termes de capital culturel, mais de capital tout court... Aujourd'hui déjà, il est probable qu'une partie des excursionnistes le deviennent pour une contrainte financière. Le *centre historique* est très cher, et s'y installer pour quelques jours n'est financièrement pas accessible à tous. Alors cent Euros pour entrer sur la Place Saint-Marc... ! Qu'en est-il de l'accès démocratique aux oeuvres d'art ?

[Arici, 381] Face au tourisme de masse, je voudrais savoir quand un milliard et trois-cents millions de chinois se déplaceront... Quand ils seront assez riches, il ne suffit de pas grand chose, tu sais ? Il en faut peu pour venir à Venise, à Rome, très bien. Comment fera-t-on ? C'est populiste de dire: "Nous devons donner un accès à tous." C'est populiste !

La question demeure. Et les solutions proposées sont insatisfaisantes. À moins que celle-ci, avancée par Zanetto ne soit la solution miracle...

[Zanetto, 524] C'est sûr, ce serait bien que Venise aie le temps de dresser ses visiteurs. De les éduquer à elle et à son usage. Donc il faudrait une machine... qui mange les doigts à qui l'utilise mal. Et un petit expédient, parce que c'est comme ça que fonctionnent les machines qui éduquent, non ? Certains animaux, certaines fleurs: tu me manges ? Crèves ! [Rires.] [...] Venise devrait se défendre un peu plus, et un petit moyen pour la laisser se défendre serait de n'inscrire aucune indication. Qui veut venir à Venise, y arrive, et puis en repart. [...] Et alors, on apprend qu'il y existe une topographie qui n'est pas celle euclidienne, qui ne sert à rien. Mais pour faire ça, on a besoin d'au moins une journée. Et celui qui est impatient doit être incité à s'en aller. À se retourner, tac ! Tout de suite. Et à donner au monde entier l'information que Venise est très méchante. Ça, c'est le contre-poids: celle-là ? Ah ! Une tigresse. Très bien. Comme ça, tu leur casses les pieds, ils n'iront plus vers elle. Sélection naturelle. [Rires.]

Pourquoi pas ? Mais plus sérieusement, avant de choisir une solution plutôt qu'une autre, il est indispensable de réfléchir attentivement à l'aspect soulevé plus haut, c'est-à-dire à l'accès ouvert ou réservé à quelques-uns aux oeuvres d'art. Parce que Venise est bien considérée, dans sa partie historique, comme une oeuvre d'art. Et là encore, c'est Zanetto qui nous apporte quelques éléments de réponse.

[Zanetto, 913] L'économie de l'environnement est faite ainsi: alors tu peux [créer] une oasis de protection du phoque moine¹³⁸, et personne n'y rentre, juste ? Voilà. À Saint-Marc, personne n'y va. Ou alors: combien ? N. Comment est-ce que nous les choisissons ? Alors, critère éthique: ceux qui payent le plus ? ceux qui arrivent en premier ? ceux avec les yeux bleus ? ceux qui sont les plus vieux ? ceux qui sont plus... Décidons quel est le meilleur critère; scientifiquement, il est démontré qu'ils sont tous égaux. Alors, puisque quand je fais entrer ceux qui payent le plus j'assure le maintien de l'église, c'est énormément préférable

138 Le *Monachus monachus*, la seule espèce de phoque présente en Méditerranée, où elle est devenue très rare.

aux autres. Jeudi, entrée libre pour qui réserve. Pourquoi entre au théâtre celui dont le dos supporte une nuit en sac de couchage devant la billetterie des abonnements ? Quel est le critère éthique ? Ou celui qui envoie son grand-père à faire la queue à sa place, et puis après arrive le petite-fille: "Salut, grand-père, va boire un café, maintenant que tu as fais la queue à ma place." Où est l'éthique ? Voilà pourquoi c'est tout un faux raisonnement. On paye ! Nous sommes dans un régime où la culture est une valeur ? On paye ! Et puis, sur réservation, les jours de pluie, entrée libre. [Rires.] Pour l'église, cela revient au même.

Toutes ces solutions pour limiter la présence touristique, et particulièrement le tourisme de masse, on en entend parler depuis plusieurs années, et rien n'est fait, si ce n'est quelques actions du genre de la campagne photographique *ProVenezia / ControVenezia* dont j'ai parlé plus haut, ou la distribution d'une plaquette où sont rappelées les règles de bonne conduite pour les touristes qui se rendent dans le *centre historique*. Et même les quelques taxes imposées aux transporteurs qu'il s'agisse des autocars ou des *lancioni*, ces bateaux qui font des aller-retour depuis les terminaux de la terre ferme (ou depuis le Tronchetto) jusqu'au bassin de Saint-Marc, à prix d'or ne changent rien à la situation: de toute manière, l'impôt est reporté sur le prix du billet. Les acteurs économiques locaux n'ont absolument pas perdu un kopek dans l'affaire. Mais malgré cela, ces derniers ne manquent pas de se faire entendre dès qu'une mesure qui les touche, même indirectement, risque d'être appliquée. Et parfois, ils ne se contentent pas de bloquer le bassin de Saint-Marc ou le Grand Canal: il leur est arrivé, par le passé, de réaliser de véritables *blitz* à la mairie, et de mettre à sac le bureau du maire.

[Arici, 360] Les intérêts économiques, à Venise, souvent sont des intérêts de tout petits lobbies. (Quand je parle de tout petits lobbies, je parle de quarante personnes.) De tout petits lobbies, de grands lobbies, mais surtout, elle est en main de tout petits lobbies. Parce que même l'Association des hôteliers n'est pas forte comme peuvent l'être ces petits ou moyens lobbies. Les gondoliers sont trois-cents personnes. Et même en considérant le nombre très bas des habitants de Venise, ils restent toujours un nombre très bas. Ce lobby a fait... il a fait passer comme loi d'État - c'est-à-dire pas de Venise, de l'État ! - le fait qu'elle est une des deux catégories exemptées de tout contrôle fiscal.

Le *farniente* des autorités s'explique donc par une succession de petites peurs,

[Zanetto, 690] Et de grands intérêts. Mais des intérêts qui sont très différents, mais ils sont tous liés par la même connotation: le parasitisme. Dans la classe moyenne-basse vénitienne, c'est devenu naturel à leur culture le fait d'être né avec la pension. J'ai une boutique ? Et vous ne voudriez tout de même pas que je travaille, maintenant ? J'ai la boutique, eh ! [Rires.]

Reste un fort sentiment de désillusion face aux possibilités de changement de cette économie entièrement tournée vers le tourisme. Par conséquent, la limitation des entrées dans le *centre historique* n'a pas grande chance d'aboutir prochainement.

[Arici, 399] Je pense que ça serait juste, mais sûrement ça ne sera pas fait ! Mais ça ne sera pas fait, pas parce que je suis négatif, mais parce que, justement, il y a des intérêts. Il y a des intérêts, il y a des groupes de pouvoir, il y a des lobbies qui rament tout-à-fait dans un autre sens. Parce qu'ici... ici il n'y a pas d'économie, il y a une économie pourrie. [...] Ce n'est pas une économie qui peut mener à un développement...

Et tout cela, c'est le résultat d'une évolution complexe, qui trouve aussi ses origines dans la culture vénitienne, comme le souligne encore Zanetto.

[Zanetto, 806] Le peuple vénitien, par tradition, est dé-responsabilisé. Les choses, ce sont les seigneurs qui les décident. Mais ça, c'est un peu dans toute l'Italie. Et toi, tu te gardes le droit de les critiquer.

- *Vous êtes de bons critiques, alors ?*

Oh ! Absolument effrayants ! Et nous sommes aussi de bons adulateurs. C'est pourquoi le problème du Vénitien typique, de l'Italien, c'est de comprendre qui commande, et combien ça durera. Parce que si ça dure longtemps, nous devons l'aduler. Et mépriser grossièrement ses adversaires. Si ça dure peu, il faut comprendre quel est le bon moment pour commencer à en parler mal. [*Rires.*] Ça, c'est LE problème.

Les utopies pour Venise

Face à la situation sociale et économique du *centre historique* décrite par mes interlocuteurs, il ne reste peut-être qu'à évoquer le futur de Venise en termes d'utopies, réalisables ou non.

Pour Graziano Arici, nous l'avons vu plus tôt ("*la ville est morte et elle pue*" [438]), il n'y a pas d'amélioration possible. Lui se contente de prendre acte de la réalité actuelle, d'autant qu'il admet volontiers que l'Italie n'est pas un pays qui agit. Il prend donc acte de la réalité, et en est pleinement conscient.

[Arici, 545] Je te dis encore une autre chose. J'étais en train d'observer une chose, avec un ami: jusqu'à il y a trois-quatre ans, il n'y avait pas une soirée, il n'y avait pas un repas qui ne voyait pas, à dix heures tapantes, la discussion passer au problème de Venise. Alors. Venise patati, Venise patata. Et comment on peut faire, et on n'en peut plus, et Venise est ceci, et Venise reste ! C'était un classique ! Dans n'importe quelle soirée, à un certain point, on pouvait aussi parler du Tibet... pour quelque raison on allait aller sur le problème de Venise. Et on parlait de Venise. Et tous disaient [*quelque chose*] sur Venise, et ainsi de suite. Venise n'est plus possible, et... Cela fait trois-quatre ans, peut-être même plus, que cette chose n'arrive plus. Que ça n'a plus lieu. Pourquoi ? Parce que désormais, on a pris acte ! Inconsciemment, on a pris acte.

Et c'est vrai que ce qui transparait dans le discours de mes interlocuteurs concernant la situation actuelle de la ville n'est pas empreint d'optimisme débordant. Même si tous ne partagent pas pour autant la vision noire du photographe.

Antonio Alberto Semi, lui aussi, doute.

[Semi, 688] Jusqu'à présent, [*Venise, ndlr*] a toujours été une ville. Et être une ville signifie la présence de la stratification sociale, signifie le conflit, signifie la représentation politique, signifie le pouvoir économique. Je ne sais pas si elle pourra continuer à être cela. Donc, le futur le plus probable de Venise est d'être un quartier de Mestre. Ça, c'est le futur très... très probable. Et comment est-ce qu'elle pourrait être, alors ? Comment pourrions-nous l'imaginer comme ville, comme ex-ville devenue un quartier de Mestre ? Malheureusement, nous pouvons l'imaginer progressivement affectée à certains usages. Voilà.

Mais malgré cet état de fait, Semi conserve tout de même l'espoir de quelques améliorations politiques qui pourraient influencer sur le cours des choses.

[Semi, 820] Je crois qu'à Venise, on voit de manière plus évidente ce qui se passe aussi ailleurs, c'est-à-dire qu'il n'y a plus de gestion démocratique. C'est ça le problème. Dans le sens que même quand les classes dirigeantes écoutent, elles écoutent des catégories, mais elles n'écoutent pas la population. C'est très différent. C'est-à-dire que le filtre est devenu un filtre de type économique, c'est pourquoi on écoute les hôteliers, les transporteurs, les bateliers, etc.

- *Des lobbies.*

Exact. Mais on ne considère pas le citoyen en tant que tel. Alors, selon moi, ce serait intéressant si, à Venise, on mettait en évidence ces caractéristiques de la crise actuelle de la démocratie, et si on faisait une tentative de gestion peut-être encore possible quelque part, parce que les dimensions sont très petites. Une tentative de gestion précisément des grands problèmes qu'a la ville. Où allons-nous ? Qui sommes-nous ? C'est-à-dire les grands problèmes que se pose la philosophie, les décliner à un niveau concret. [...] L'actuelle dérive est une dérive de type technocratique, qui a fait passer des choix dont beaucoup ne se rendent pas encore compte.

Gabriele Zanetto, lui, en considérant la réalité vénitienne plus large que le seul *centre historique*, voit une ouverture en direction de la terre ferme. À ma question: quelle type de gestion pour la ville ? il répond:

[Zanetto, 724] Il y en a qui disent qu'elle devrait être gérée par les Nations Unies. Mais c'est le vieux vice des Italiens: "Maintenant j'appelle la maîtresse, parce que les enfants se sont disputés." C'est une très ancienne tradition. Les villes-états italiennes se faisaient gouverner par des étrangers, qui changeaient chaque année, de façon à ce qu'ils ne prennent pas racines. [...] Il y avait cette tradition. Mais au contraire, on ne fait rien comme ça. On peut recevoir de bons conseils. Venise devrait, en premier lieu - ça c'est une chose technique, mais une chose extrêmement vraie -, avoir une Commune plus grande, parce que les quartiers jeunes sont à l'extérieur de la Commune. Et donc, le conseil communal est élu par un... asile de gériatrie. Donc les intérêts des jeunes ne sont plus représentés, et donc tous les arguments contre les vieux sont tabous. Et contre les vieux vont tous les raisonnements innovants. Raison pour laquelle il faut dire que le maire fera taire tout le monde le soir, qu'il mettra des bancs, qu'il mettra un terrain de pétanque, qu'il fera s'en aller tous les touristes, etc. etc. Sinon, tu perds. S'il y avait les jeunes, on pourrait au moins dire que nous ferons des discothèques [*rires*], pour changer

un peu de disque.

- *Et donc élargir la Commune, pour reprendre la jeunesse externe à la Commune...*

Exactement. La vraie ville. Qui maintenant est dedans par petits bouts. Aussi parce que la planification serait faite d'une autre façon, parce que les Vénitiens ayant la ville la plus belle du monde - c'est une citation de leur bouche - ont fait Mestre, qui était l'autre, la plus laide du monde. Et cela leur semblait totalement logique. C'est une ville de terre ferme, vous ne voulez pas faire des trottoirs, des places, mais qu'est-ce que cela a à voir !

- *Maintenant elle a changé. En cinq ans, elle a beaucoup changé.*

Parce que nous nous sommes rendu compte que les votes sont surtout là... [*Rires.*]

Michele Casarin partage cette opinion sur le rajeunissement nécessaire de la Commune, en l'appliquant à la classe dirigeante, qui devrait, à son avis, se renouveler, devenir plus jeune. Parce que les risques encourus par l'inexpérience sont rien en comparaison de l'apport constitué par de nouvelles idées, la possibilité de penser librement, ce que seuls les jeunes peuvent faire, eux qui n'ont pas encore de filtres et de conditionnements culturels, moraux, etc.

Son souhait, c'est donc qu'un changement générationnel puisse avoir lieu.

[Casarin, 465] Mettons-nous sur une voie que je considère essentielle, qui est de considérer la ville comme un projet. Un exercice que je crois indispensable, par exemple, pour quiconque aspire, prétend d'administrer une ville. Ville comme projet, cela signifie penser à une ville, comme je disais avant, capable de se transformer, et de dire quelque chose en ce qui concerne le temps qu'elle vit. Donc une ville qui n'est pas entièrement tournée vers son passé, et donc avec le dos au futur. Et jusqu'à il y a quelques années, peut-être une dizaine d'années, peut-être même plus, j'étais encore disposé à penser à une ville capable d'être moderne, non pas dans le sens historique, mais une ville contemporaine, de rang international, dans toutes ses parties. D'une part, je dois dire, par excès d'optimisme à l'égard de la capacité d'un projet de changer les choses, et de l'autre, peut-être par ingénuité vis-à-vis d'une perception incomplète d'un phénomène international comme l'est le tourisme de masse. Aujourd'hui, je pense au contraire que... peut-être je me suis résigné au rôle de la ville ancienne, de la ville historique comme grande industrie de la plus grande zone métropolitaine qui l'entoure. Mais j'espère qu'elle sera toujours plus de qualité, au moins, dans les limites du possible. [...] Je ne réussis pas à avoir une pensée projective différente par rapport à cette partie de la ville. D'autre part, je pense au contraire à Venise comme une ville moderne, et donc dans sa plus complexe articulation urbaine, et donc je m'imagine - ici je peux même devenir visionnaire - une métropole, avec des services de haute qualité, de qualité européenne, sur la terre ferme. Une terre ferme qui se développe beaucoup (c'est le cas, par exemple, des transports, mais aussi du renouvellement urbain, du renouvellement des édifices, des habitations, bâtiments de prestige, des sièges culturels, des sièges financiers, etc.), où vivra la majeure partie - désormais presque la totalité - de la population, et en mesure aussi de remplir un rôle de vraie Nouvelle Venise. Voilà ce que j'imagine, je ne sais pas à quel point comme visionnaire, mais comme rêveur. Pas une Nouvelle Venise dans le sens de construite avec des nouveaux matériaux, mais une ville capable à nouveau d'être ambitieuse, de penser en grand, sans limites, de sortir du provincialisme, du tunnel du provincialisme dans lequel elle est entrée depuis ces dernières décennies. Voilà. Je m'imagine cela. Une ville internationale qui a, finalement, au milieu de ses centres, celui-ci qui est illustre et qui a, de toute manière, un effet *trainer* sur toute l'économie métropolitaine.

Casarin ne parle pas de quel type d'économie il envisage pour ce projet de Nouvelle Venise. C'est donc vers Edoardo Salzano que je me tourne.

[Salzano, 625] Sur quoi peut être basée une économie capable de se développer ? Sur l'intelligence, sur la connaissance. Sur l'augmentation de la connaissance. Sur l'enrichissement de la connaissance, et donc sur la capacité des personnes. Maintenant, nous avons des patrimoines gigantesques. Gigantesques. Il faut les rendre disponibles, ces patrimoines, à la connaissance. Donc, ce n'est pas un tourisme durable. Ce n'est pas ce tourisme, non ! C'est vraiment un autre type. Maintenant, imagine quel gigantesque laboratoire peut être Venise ! Imagine. Tu voudrais organiser tous ces matériaux, les rendre communicables, qu'on puisse en jouir, et de toute façon les restaurer, les tenir en vie, les remettre en état. Imagine. Quelle gigantesque mine de ressources. Une gigantesque ressource. Et l'Europe, toute l'Europe est comme ça. À Venise, il y a une densité particulière, mais dans toute l'Europe tu as tout plein de ça. Que d'autres pays n'ont pas. [...]

De temps en temps, il y a une lueur d'intention de ce genre. Par exemple, quand on proposait que l'autorité européenne sur l'environnement aie son siège à Venise. Parmi ceux qui le proposaient, il y avait ces intentions. Parce qu'à Venise, il y a ce mode particulier de vivre avec l'environnement. Donc, je veux dire... les miennes, ce ne sont pas des utopies, ou si tu veux, ce sont des utopies partagées. Et du reste, je suis persuadé que soit on prend cette route, qui est certainement un chemin difficile [...], ou nous deviendrons les fossiles du monde.

Le mot de la fin, j'aimerais le laisser à Graziano Arici. J'ai beaucoup insisté précédemment sur le fait que mes interlocuteurs se réfèrent tout aussi volontiers au passé glorieux de Venise que l'industrie touristique. Et que même s'ils décortiquent ces représentations mythiques qui perdurent, ils s'en abreuvent abondamment. Parce que c'est la base de leur identité vénitienne, et qu'ils en ont finalement besoin pour donner un sens à ce qu'ils vivent au quotidien. Mais pour autant, ils n'y sont pas maladivement attachés, ils ne souffrent pas de *nostalgie pathologique*, pour reprendre les mots de Semi.

[Arici, 489] Je ne suis pas renfermé à ce passé. Qu'ils m'en proposent un autre ! [Rires.] Qu'ils m'en proposent un autre, alors ! Mais qu'ils m'en proposent, mais un, bon dieu ! Parce que si je dois me le proposer moi...

En guise de conclusion

"Si vous voulez, j'ai mis en jeu ce qui était hors jeu: les intellectuels se trouvent toujours d'accord pour laisser hors jeu leur propre jeu et leurs propres enjeux. Je suis revenu ainsi à la politique à partir du constat que la production des représentations du monde social, qui est une dimension fondamentale de la lutte politique, est le quasi-monopole des intellectuels: la lutte pour les classement sociaux est une dimension capitale de la lutte des classes et c'est par ce biais que la production symbolique intervient dans la lutte politique." (Bourdieu P., 1984: 62)

Au terme de ce parcours de recherche, je voudrais souligner quelques éléments. La première chose que je tiens à relever, c'est qu'il y a effectivement, dans le discours de mes interlocuteurs, présence d'antinomies qui séparent nettement deux pratiques, le tourisme de masse *versus* le tourisme culturel, et qui définissent une Venise stéréotypée *versus* une Venise authentique. Ces dichotomies se manifestent de manière beaucoup plus classiciste qu'il ne semble à un premier abord, et cela malgré les précautions prises par mes intervenants lorsqu'ils s'expriment. En parcourant ce qu'ils disent de la réalité vénitienne, je remarque, en dernière analyse, qu'ils en proposent une représentation très binaire: d'un côté, il y a tout ce qu'ils décrivent de manière positive et qui renvoie à l'authentique et à la culture de l'élite: la pratique du tourisme qui s'y rattache est celle du voyage culturel et les activités économiques qui y sont associées sont liées au domaine de l'*immatériel*. D'autre part, tout ce qui est présenté négativement fait allusion au stéréotype et à la culture de masse: le tourisme de masse et l'industrie touristique avec tous ses acteurs locaux, en font partie. Les deux projets pour Venise se trouvent eux aussi nettement séparés, entre un projet "social" qui a une valeur positive, et un projet "économique" qui est, lui, ressenti de manière négative.

Il n'y a pas, dans la production discursive de mes interlocuteur lors des entretiens que j'ai menés, de séparation nette entre la vision qu'ils ont d'une Venise authentique en opposition à une Venise stéréotypée et leurs représentations de deux pratiques touristiques, le tourisme de masse et le tourisme culturel. La ligne de différenciation entre le jugement de valeur positif et négatif traverse à la fois la pratique - le tourisme - et l'oeuvre d'art - Venise.

Il y a ainsi la présence d'une forte distinction sociale entre une classe dotée du capital culturel qui lui permet de reconnaître la Venise authentique et qui sait quelles attitudes adopter pour l'admirer en tant qu'oeuvre d'art, et une classe qui est totalement dépourvue de tout capital culturel, et qui n'est capable que de comportements consuméristes vis-à-vis de Venise entendue comme produit proposé à la consommation de masse par l'industrie touristique.

En s'appuyant sur leurs rôles d'experts, sur des connaissances historiques, techniques, sur des représentations qui ont valeur de mythes - et qui n'ont donc pas besoin d'être confrontées à la réalité - pour décrire ce qu'est l'authentique Venise en opposition à la Venise feinte, stéréotypée, il est évident que mes interlocuteurs participent à la reproduction symbolique non seulement de la ville lagunaire, mais plus largement de ce qu'est la Culture et l'oeuvre d'art.

Je vois plusieurs ouvertures suite à ce travail.

La première qui me vient à l'esprit, c'est de retourner auprès de Graziano Arici, de Michele Casarin, de Edoardo Salzano, de Antonio Alberto Semi et de Gabriele Zanetto pour discuter avec eux après qu'ils aient lu ce texte. Cela me permettrait d'avoir à mon tour une interprétation de mon interprétation de ce qu'ils ont dit, et peut-être feraient-ils ressortir à mon égard des observations sur mes représentations mythiques des intellectuels...

La deuxième ouverture que je vois serait de mener une recherche comparative entre les représentations symboliques mises en avant par les Vénitiens - de manière plus large et pas seulement quelques producteurs de discours - et celles diffusées par les guides de voyage, les prospectus de voyageurs, les articles présentant certaines destinations dans les journaux, etc.

Mais l'ouverture que je retiens avant tout, c'est de poursuivre la réflexion sur le sens donné à l'espace, sur les mécanismes qui aboutissent à apposer une signification à un lieu précis, sur notre manière de percevoir l'espace, de lui attribuer une valeur en faisant appel à des représentations mythiques, comment, finalement, ces représentations sont produites et reproduites, et par qui. Le tout en adoptant une approche et une démarche sociologique qui n'hésiterait pas à emprunter des concepts développés dans d'autres disciplines, et je pense en particulier à la géographie culturelle qui, depuis quelques années, s'est beaucoup intéressée à ce type de réflexion.

En guise de véritable conclusion, j'aimerais revenir à mes entretiens, et surtout à mes interlocuteurs. Dans mon dispositif, j'avais prévu non seulement de leur demander quelles étaient, à leur avis, les représentations symboliques les plus diffusées sur Venise, mais également les leurs, ces icônes intimes qu'ils ont de leur ville. Et puis, finalement, je leur ai également posé la question de savoir quelles images leur avait manqué. Voici leurs réponses, sans autres commentaires.

Graziano Arici, photographe

[280] Mes icônes de Venise. Alors moi, paradoxalement, j'ai très peu d'icônes de Venise. Mais pas parce que je suis snob et donc qu'elles ne doivent pas être faites. Mais parce que ces icônes, je les ai fait... j'ai essayé de faire en sorte qu'elles soient quelque chose de différent.

[519] Quelle photo je voudrais que tu fasses...

L'aspect de superposition des signes est intéressant. Regarde un peu la signalétique de Venise. C'est une superposition de signes incroyables.

Je pense que... les postes-clous, selon moi, où voir un peu l'état des choses, c'est Rialto vue non pas de la Riva del Carbon, mais vue un instant après, vue depuis l'embarcadère du 82, pour se comprendre c'est le gros, autour de 13 h. ou 14 h. Là, il y a une accumulation de personnes, c'est absolument fou.

Tu as les personnes au premier plan. Et puis, elles sont toujours tellement nombreuses ! Tout plein, et qui font de tout. Qui mangent une glace, qui font le guide, en somme, elles sont accumulées là devant. Ce sont des personnes qui se jettent sur l'embarcadère. Il y a l'embarcadère lui-même, il y a cinquante-milles tourelles, signes, drapeaux, choses, des tubes pour l'électricité, pour n'importe quelle chose, il y a une station de gondoles, il y a des choses incroyables. Et puis, à la fin, il y en a un qui vend des pizzas à la coupe, un qui vend des glaces de merde.

Il faudrait photographier les menus. Les photographies de plats devraient être faites. Ou bien, il faudrait photographier les pieds des personnes. Ces pieds fatigués de trop courir. Chaussés de la manière la plus...

Michele Casarin, historien

[442] Pour moi... mais peut-être parce que c'est ma façon de voir les choses, en général, en particulier les villes en général, c'est la transformation. La ville je l'interprète comme... ici aussi Venise... en parlant de Venise je l'interprète, je la vois comme une icône du changement. De l'évolution. Évolution c'est trop positif; du changement. Non, mais c'est que ça dérive de... par exemple de l'importance que je donne à, comme je te disais avant, à l'artificialité aussi de la ville historique, et puis j'ajoute à ce que je te disais avant, à la capacité de penser à elle-même en-dehors de l'eau, la terre ferme, et aujourd'hui encore, sans donner une nouvelle interprétation encore par rapport à un nouveau futur, en voyant dans la ville historique l'industrie du tourisme, et en voyant dans la terre ferme la potentialité de développer une grande ville contemporaine. Donc, principalement, mon icône est celle d'un changer, d'une transformation. Et puis, je la vois encore beaucoup comme... comme une ville moderne, qui est encore capable d'être contemporaine, et donc... une icône de la modernité. En tout et pour tout. Je pense que ce sont les deux images les plus... Je forcerais trop si j'en amenais d'autres.

[740] Mh ! Non. Je crois que rien ne m'a manqué. J'ai vu un tableau plutôt complet.

Edoardo Salzano, urbaniste

[526] L'eau. Les canaux. La forme que les canaux ont et que l'eau donne à la ville. Les campi. Et il y a aussi un signe négatif: le manque d'horizon. Tu ne vois jamais l'au-delà. Le regard s'arrête... C'est-à-dire le rappel que c'est une lagune et pas la mer. Voilà. Ce n'est pas la mer. Il n'y a pas la mobilité de la mer, il n'y a pas l'infinité de la mer. Et le rapport qui existe entre l'homme et les ressources naturelles.

[705] Alors, les deux photos... ce ne sont pas des photos, ce sont des images, ce sont... la lagune... et Venise. D'en haut. Des symboles.

Antonio Alberto Semi, psychiatre

[635] Ah ! Mes icônes personnelles... C'est un peu difficile à dire, ça, parce que... parce que Venise a beaucoup de niveaux. Et alors pour moi, par exemple, il y a un certain niveau d'odeurs de Venise qui sont pour moi incomparables. Voilà. Aussi à quelques autres, évidemment, à part moi. Mais parce que pour moi ce sont... je sais que si j'arrive de l'extérieur, que j'arrive en avion, en bateau, en train, si j'arrive à Venise, après peu de temps je sens qu'il y a ces odeurs. Et ce sont des odeurs avec un mélange de salé, d'algues, de boue... et un quelque chose... mais c'est une odeur qui, pour moi, est absolument inimitable. Moi, les yeux fermés, je pourrais dire: "Maintenant je suis à Venise." Voilà. Alors ça c'est une icône olfactive qui est mienne, personnelle. Et puis, naturellement, il y a toute une série d'éléments... je ne saurais comment dire... d'éléments de reconnaissance minuscules. Ce sont des détails. Le fait que dans toute la ville on voit le jeu de composition et décomposition des bâtiments. Raison pour laquelle c'est rare de trouver un édifice tout entier du même style. Et on trouve toujours un quelconque bout du style précédent ou du style suivant. Mh ? Cette caractéristique fragmentaire unitaire de la ville, selon moi, est une chose que je n'ai jamais vue ailleurs comme à Venise. Pour moi, c'est vraiment un élément de reconnaissance de la ville. Les Vénitiens ont été des recycleurs incroyables. Le recyclage a été la vie de Venise, voilà. Avec des résultats pas mal, je dirais. [*Rires.*] C'est une chose plaisante. L'autre chose, c'est la langue, évidemment. Mh ! La langue, c'est-à-dire le fait de pouvoir parler vénitien, voilà. C'est une chose... désormais, c'est une langue qui est réduite à très peu de personnes. C'est souvent une langue dégradée dans le sens que, évidemment... eh... dégradée ! c'est un jugement... évoluée qui se transforme progressivement... mais il existe une certaine rengaine de fond, un certain mode phonétique des voyelles, par exemple, qui est typiquement vénitien. [...] Comme cette langue, au fond, est l'équivalent des 1200 ans de la ville, effectivement elle a un pouvoir particulier. Je crois que ça c'est une icône à moi, mais aussi qu'elle est en train de devenir un icône partagée. Ce qui est assez triste parce que souvent elle a une déclinaison de type déliquescence. Alors, si je vais dans un restaurant et je parle vénitien, il me font un prix, si je parle italien, il m'en font un autre. [...] Donc c'est un usage entre le protectionnisme et le déliquescence.

[859] Mh ! Moi je ferais des photos de personnes. De Vénitiens. Il y avait trop de lieux. Je ferais des photos... j'irais soit dans les campi, soit au marché pour photographier des personnes. *Portraits.*

Gabriele Zanetto, géographe

[313] Mes icônes personnelles, ce sont les bouts apportés sur la Place Saint-Marc depuis les villes du moyen-orient. Les pilastres acritains, comme ils s'appellent, maintenant plus personne ne sait que c'étaient les montants du palais des génois à Saint-Jean-d'Acre, aujourd'hui c'est Beyrouth, je crois, ou pas loin, ou une des villes que maintenant nous appelons avec un autre nom et que personne ne sait où c'est. Les Vénitiens l'ont détruit et ils ont emmenés les montants juste pour montrer qui commandait. [*Rires.*] Ça, pour moi, c'est vraiment une icône. Oui, une icône de la désinvolture, de la dureté, du savoir-faire les affaires, ensemble avec la culture et ne pas avoir honte de l'histoire. Un peu à la Bush, plus ou moins. Mais, c'est une grande leçon, qui dément toute l'idéologie mythique de la petite-bourgeoisie, de ces trafiquants qui n'ont jamais été des majestés. Et puis, des autres icônes... [*soupir*] des autres icônes... quand je devais aller le lendemain chez le maire qui m'avait demandé de faire partie de son exécutif, j'étais vraiment... gêné parce que je sentais le poids de tout ce qui avait déjà été écrit et... fff ! je ne comprenais pas où j'aurais pu écrire quelque chose. Me venait le syndrome du bibliothécaire, de celui qui, au maximum, peut conserver. Et je ne savais pas comment faire, et alors j'ai fait un tour à Venise, je suis allé voir mes icônes, je suis allé voir de près les chevaux de Saint-Marc. [...] Et puis j'ai eu deux icônes personnelles, deux cartes, que j'ai trouvées à la maison, l'une était d'un noble, c'est-à-dire un monsieur qui porte un nom qui a donné une demi-douzaine de doges. [...] Il me faisait ses vœux et il était très

content que je fasse ça, et donc j'avais l'autorisation d'un côté. Et l'autre petit mot était d'un pêcheur de Pellestrina, que j'avais connu parce qu'il avait enregistré ses mémoires de vieux pêcheur et moi j'avais présenté son livre, en parlant du problème de faire tenir ensemble la mémoire cultivée avec la mémoire vécue. Ce qui a été un grave problème, ici. Et lui aussi m'avait écrit. Alors, avec ces deux autorisations en poche, le jour d'après, je me suis mis un complet foncé et je suis allé faire le conseiller municipal. Ça ce sont mes icones. D'autres lieux, j'en ai, mais très personnels.

[...] Dernière icone. Après je n'encombre plus la place. Il y a un lieu magique, à Castello, qui s'appelle *Marina Resa*, qui était l'hospice pour les marins inaptes, que tous les marins voyaient en entrant à Venise, parce qu'il est juste à côté de l'Arsenal. Et c'était la promesse que faisait la République, qu'ils auraient eu un futur même s'ils ne seraient plus capables de travailler. Un grand bâtiment simple, reconnaissable par ses deux grands arcs. Juste derrière la *Marina Resa*, il y a un quartier qui bat encore de la vie marinière, celle qui ressemble plus à Rovigno qu'à Trévise. Et là, il y a un énorme "capitello" comme on dit en dialecte [*chapiteau*], mais ce n'est pas... c'est une édicule en bois, avec, à l'intérieur, tous les objets de culte. Des dizaines. Cette icone est très belle, c'est un des endroit où on comprend une chose que je te dis tout de suite. C'est une grande édicule de bois, faite et refaite qui sait combien de fois, et dedans il y a des petites images de la madonne, de saints, avec des fleurs, mais avec les saints et les madones, il y a les photographies des morts. [...] Et ça, ça veut dire au moins une continuité de deux-milles-cinq-cents ans. La continuité de la Méditerranée.

[976] Une photo d'un détail, où on voit une rame sur le tolet [*support de la rame*], où on l'appuie. Qui, à Venise, est fait de façon très spéciale, parce que nous vogueons comme des chinois, debout. Et où on voit un pied qui, depuis la barque, s'appuie sur les marches d'une rive. Ça c'est le module de base, technologique et territorial dont Venise est une croissance fractale, par "complexification" ultérieure. Mais le noyau est là: qu'on se déplace sur l'eau, mais on peut débarquer avec facilité, avec familiarité, comme on dit maintenant avec confiance, et c'est une technologie qui doit tenir compte de cela. Ça, c'est le *lemma* de base de cette langue. Le reste, quelqu'un pourrait aussi se l'imaginer.

